

CLAIRE EVANS-WEISS

LE DÉFI FÉMININ

© 1977, Editions, Théâtre et Films de Caux, S.A., Lucerne,
et Robin Evans

1^{re} édition : mars 1977

2^e édition : juin 1977

3^e édition : novembre 1980

EDITIONS DE CAUX
CH - 1824 Caux
(Suisse)

En France
68, Boulevard Flandrin
75116 Paris

Imprimé en Italie
ISBN 2-88037-002-7

CLAIRE EVANS-WEISS

LE DÉFI FÉMININ

EDITIONS DE CAUX

*à Martine,
qui avait vingt ans
en mai 1968*

INTRODUCTION

Il arrive une heure dans la vie des peuples où certaines choses doivent être dites, non parce qu'elles vont avec le courant, mais parce que le courant menace de devenir torrent dévastateur. Je ne suis qu'une femme à son foyer, comme il y en a des millions, mais j'ai un peu l'impression d'être un passant sur la berge qui verrait l'eau atteindre la cote d'alerte. Que doit-il faire? N'est-ce pas à lui de s'époumoner en attendant que d'autres, plus capables, reprennent le cri?

Je me suis toujours intéressée à la cause de l'émancipation féminine. Il n'y a là rien de bien original, dans ma famille surtout: mon père a trois soeurs qui furent toutes les trois des pionnières dans ce domaine.

La première me pardonnera si je la nomme, car cela m'évitera de la présenter: il s'agit de Mme Louise Weiss. Agrégée à vingt et un ans, à une époque où peu de femmes obtenaient l'agrégation, elle allait diriger l'*Europe nouvelle* et

devenir la journaliste politique et femme de lettres que l'on sait. J'étais encore petite fille lorsqu'elle mena en France la campagne pour l'obtention de l'égalité politique et civile pour les femmes, droit de vote y compris. Elle me demanda de figurer avec elle dans un court métrage de propagande destiné à prouver qu'une femme peut s'intéresser à la politique sans cesser d'être femme d'intérieur. Ma tante, avec beaucoup de dextérité, faisait à la fois devant les caméras un discours et une omelette. Je devais, moi, casser un oeuf. Je me rappelle seulement que, garçon manqué comme toujours, j'avais omis de me nettoyer les ongles et qu'il fallut refaire les gros plans!

La seconde soeur de mon père fut l'une des toutes premières femmes médecins des hôpitaux de Paris. Elle était pédiatre et devait réaliser plus tard des travaux importants sur les effets de la carence maternelle. Quant à la cadette, je me rappelle l'excitation générale de la famille le jour où sa photo parut en première page des journaux avec diverses interviews: elle venait de sortir première de l'Ecole des Sciences politiques.

Quoi d'étrange si toutes mes ambitions enfantines se trouvaient préfacées par la phrase: «Etre la première femme qui...» Mon père avait été pilote d'essai: je serais la première femme à faire le tour du monde en survolant les deux pôles. Si ma mappemonde existe encore dans un grenier, elle doit toujours porter l'itinéraire choisi après de

longues lectures. Arrivèrent la guerre et les années d'occupation, qui n'étaient guère propices aux essais de pilotage d'une adolescente. Qu'à cela ne tienne, je tournai mes ambitions vers la littérature: je serais la première femme à entrer à l'Académie française. Comme cela paraît loin! En 1975, Année de la Femme, Mme Louise Weiss a présenté une fois encore sa candidature à l'Académie française, mais *Immortel* s'écrit toujours au masculin.

La Libération intervint au moment où j'allais commencer ma dernière année de licence classique en Sorbonne et m'essayer un peu à l'enseignement. J'avais dix-neuf ans et les bouleversements vécus par notre pays avaient singulièrement changé mes perspectives d'avenir. La France que nous avions rêvée si belle, si heureuse après le départ des Allemands s'entredéchirait déjà dans les épurations. Avait-on tant supporté pour en arriver là? J'étais mûre pour rencontrer une cause, ou plutôt — car il y a tant de causes trop petites — une idéologie.

Lorsque, en novembre 1944, un coup de sonnette retentit dans notre appartement, je ne me doutais pas de tout ce qui allait en découler pour moi. J'ouvris la porte et vis un capitaine anglais. Nos préoccupations à l'époque étaient plutôt terre à terre et je regardai son sac kaki avec envie, espérant qu'il contenait de ces provisions de l'armée

qui représentaient pour nous le paradis culinaire. Mes parents le firent entrer au salon. Lorsque plus tard il ouvrit le sac, déception: pas le moindre produit alimentaire, rien que des livres, des brochures, des journaux. Mais je n'ai jamais pu résister à une page d'imprimé; de plus, après quatre années d'isolement du monde et de propagande mensongère, on avait une véritable fringale de tout ce qui pouvait venir de l'extérieur. Peu m'importait que tous ces livres aient été publiés par le Réarmement moral (ce qui était le cas), cela venait d'Angleterre et d'Amérique, c'était grisant.

Au bout de trois jours, j'avais tout dévoré et j'avais fait une découverte — celle du patriotisme pratique. «Tel je suis, tel est mon pays» est une des phrases que j'avais retrouvées à plusieurs reprises. La France serait ce qu'en feraient les Français, mais les Français ne seraient pas différents de ce que moi j'étais prête à devenir. Si je voulais une France honnête, unie, propre, cela signifiait une révolution dans ma propre qualité de vie, dans mes mobiles. C'était si simple. Il y avait même un petit journal publié par des enfants de dix à douze ans. Ils y faisaient part de décisions qu'ils avaient prises pour contribuer à l'effort national de leur pays: l'un renonçant à chiper les confitures dans l'armoire de sa mère, l'autre à paresser au lit après la sonnerie de son réveil. Enfantin? Bien sûr, c'était un journal

d'enfants, mais il portait la marque des solutions vraies, qui sont à la fois simples et difficiles.

L'année suivante, par un enchaînement de circonstances quasi miraculeux, je pus me rendre en Angleterre avec une camarade de Sorbonne et une directrice d'école pour voir sur place le Réarmement moral en action. Le jour de la capitulation japonaise, nous étions mêlées à la foule britannique devant le Palais de Buckingham pour acclamer la famille royale. Un an plus tard, diplômée d'études supérieures en poche, je débarquais à Caux, le centre international du Réarmement moral que les Suisses venaient d'ouvrir. C'est là que mon existence devait prendre son orientation définitive. Le rôle qu'a joué Caux dans la réconciliation européenne, la reconstruction du monde d'après-guerre, les grandes crises de la décolonisation, appartient à l'histoire et n'a pas sa place ici. Pour moi, j'avais appris ma leçon: il importe bien peu d'être la première ou la dernière, d'avoir une grande place ou une minuscule place, pourvu que ce soit dans un combat à la mesure des besoins du monde.

Mon intérêt pour la condition féminine passa alors de la théorie à la pratique... dans les vastes cuisines de Caux! Nous y préparions des repas pour mille à douze cents convives, par équipes de dix ou quinze femmes représentant souvent une dizaine de pays différents, de tous les continents. Pendant les heures de travail, nous appre-

nions à nous connaître. Je découvrais la vie quotidienne de femmes de milieux très différents du mien, de races différentes, de pays lointains. Pendant les sessions de la conférence, comme interprète, j'eus le privilège de faire connaissance de beaucoup de femmes éminentes de ces pays.

Dans les années qui suivirent, mon expérience s'approfondit au cours de nombreux voyages. Nous habitons toujours dans des familles; je n'ai jamais fait de compte exact, mais j'ai sans doute partagé la vie de cent cinquante familles dans une dizaine de pays.

Vint notre tour de fonder un foyer. Mon mari est anglais. Les trois premières années de notre mariage, nous avons continué à voyager — en Amérique du Nord, en Europe, au Japon. Nous nous sommes installés ensuite près de Paris, où notre fils est né, puis à Cambridge. J'avais un peu plus de loisirs pour lire. La condition féminine était un sujet à la mode; je m'y suis replongée. Sur un rayon de ma bibliothèque, je vois côte à côte *Le deuxième Sexe*, de Simone de Beauvoir, *La Femme mystifiée*, de Betty Friedan, *Demain les Femmes*, d'Evelyne Sullerot, *Gandhi et les Femmes de l'Inde*. C'est au cours des années soixante que le mouvement pour l'émancipation de la femme devait être remplacé peu à peu par les campagnes pour la libération de la femme, au début affaire d'intellectuels, de

journalistes et, il faut le dire, d'extrémistes. Les campagnes de presse se succédèrent et beaucoup d'idées qui avaient paru extrêmes à leur origine s'incorporèrent petit à petit à la pensée du grand public.

Je voudrais rapporter ici deux conversations fortuites qui m'ont fait mesurer le chemin parcouru.

Nous attendions les enfants à la sortie de l'école.

— Vous ne me verrez plus souvent ici, me dit une des mères, je commence à travailler demain.

Je savais qu'elle avait quatre enfants d'âge scolaire.

— Maintenant que tous vos enfants vont à l'école, lui dis-je, vous n'avez peut-être plus assez à faire à la maison?

— Non, ce n'est pas cela.

— Vous avez besoin du revenu supplémentaire?

— Non, ce n'est pas cela non plus.

— Peut-être avez-vous une vocation, un métier que vous voulez reprendre?

— Non, pas particulièrement.

— Alors?

— J'en ai assez des commentaires de mes voisins.

Je préparais pour une revue un article sur la famille. Me trouvant pour quelques instants en compagnie d'un jeune homme de vingt-quatre

ans dont je connaissais bien les parents, je l'interrogeai donc sur sa conception de l'avenir de la famille. Il était catégorique: sa femme travaillerait, ses enfants seraient élevés en crèche, puis dans les institutions successives appropriées.

«Qui leur apprendra, lui demandai-je, à ne pas jeter leurs papiers de bonbons par terre?» Je connaissais une mère à qui il avait fallu près de cinq ans pour faire pénétrer cela dans la tête de ses enfants. «C'est important pour l'avenir de la lutte contre la pollution, mais qui, dans vos institutions, aura le temps de s'en préoccuper?» Ma question, évidemment, était mal choisie pour un jeune homme de vingt-quatre ans qui venait de terminer des études supérieures!

Je lui demandai alors: «Et surtout, qui répondra à leurs questions?» Toutes les mères connaissent ces questions incongrues, mais infiniment graves, que les enfants posent quelquefois le soir quand on a le temps de leur répondre, mais quelquefois aussi d'une petite voix perçante au moment où l'on fait la queue chez l'épicier. Je citai comme exemple une question qui m'avait été posée récemment par mon fils au sujet d'Adam et Eve. «Pour ça, répondit le jeune homme, c'est très simple: on aura des cassettes, et si un enfant pose une question sur Adam et Eve ou sur l'origine de l'homme, on lui jouera la cassette appropriée.»

Ces deux conversations m'ont amenée à me poser diverses questions. Pour la première, était-ce là véritablement l'aboutissement d'une campagne de tant d'années pour obtenir une véritable liberté de choix pour la femme? Cette femme n'agissait ni par goût personnel, ni par besoin économique, ni par souci familial, mais cédaient tout simplement à la pression de l'opinion publique.

Pour la seconde, la question que je me pose est d'un ordre différent. Elle est importante parce que le jeune homme dont il s'agit est typique d'un grand nombre de personnes sincères, d'un niveau d'éducation nettement au-dessus de la moyenne et convaincues d'être à la pointe du progrès: leurs assertions néanmoins me semblent en opposition absolue avec ce que la science moderne a découvert au sujet de l'évolution et de la psychologie des enfants.

Il y a dans tout cela un défi au bon sens que les femmes se doivent de relever.

Le hasard a voulu que je me retrouve en Angleterre en 1975 avec ma camarade de Sorbonne de 1945. Nous avons pris la parole l'une et l'autre devant un rallye de deux mille femmes au Royal Festival Hall de Londres. Quelques semaines plus tard, elle venait avec sa famille passer ses vacances dans notre maison de Cambridge. Pendant son séjour, je dus être brusquement em-

menée à l'hôpital, où le chirurgien, après l'opération, devait rendre un verdict sévère.

Voilà pourquoi j'entreprends maintenant ce livre auquel je pense depuis des années. Un miracle me permettra peut-être de le mener à bien, mais je sais en tous cas que je n'ai plus d'excuse pour ne pas le commencer.

CHAPITRE I

LIBERTÉ CHÉRIE

On peut compter sur les doigts d'une main les valeurs que les humains estiment plus précieuses que la vie — leur propre vie s'entend — celles pour lesquelles ils sont prêts non pas à tuer mais à mourir. Il y a la vérité et la foi (témoin les martyrs), la famille et son extension la patrie (témoin les champs de tombes des cimetières militaires), enfin la liberté. L'écho qu'elle évoque dans le coeur humain est si profond qu'aucune entreprise nécessitant l'adhésion de populations entières ne se fait aujourd'hui dans le monde sans référence à la liberté. Dans une guerre civile, un côté « défend la liberté » tandis que l'autre « lutte pour la libération ».

Le mouvement féministe n'échappe pas à cette loi. MLF, Women's Lib, La Femme Libérée, sont les drapeaux au nom desquels des millions de femmes se sont mises en marche, se sont enchaînées à des grilles, se sont assises dans les

couloirs des ministères et ont inondé l'opinion publique d'un fleuve d'articles, de livres et de manifestes. Il n'y a pas jusqu'à la publicité qui ne s'en fasse le reflet et vous vous souvenez sans doute de cette affiche où l'on voyait une ménagère jetant son tablier au vent d'un air ravi, au-dessus de la mention: «Moulinex libère la femme».

Demandez aux dirigeantes de ces mouvements de quoi elles entendent libérer leurs soeurs, vous ne les prendrez jamais de court. La liste est longue et variée: de l'exploitation par les hommes, de l'exploitation économique, de l'emprise des tabous, des servitudes de la grossesse, de la monotonie des travaux ménagers, de la discrimination sur la base du sexe et j'en passe.

La méthode pour parvenir à cette libération est simple: on réclame des droits — droit de voter, droit d'être élue, droit au divorce, droit au travail, droit à la contraception et à l'avortement gratuits, droit pour la femme au foyer de recevoir un salaire de l'Etat, droit à la liberté sexuelle et ainsi de suite.

Libre de quoi, c'est clair.

Mais libre pour quoi, cela l'est moins. En général, on répondra: libre pour s'épanouir, pour se réaliser soi-même, pour développer ses dons et réaliser son potentiel. Pour beaucoup de femmes, dans le monde occidental en particulier sinon exclusivement, «se réaliser» est devenu le but de l'existence. Il devrait en résulter une explosion

créatrice, un épanouissement joyeux de personnalités aussi variées que les fleurs au printemps. Soyons honnêtes, est-ce le cas? Non pas en théorie, mais dans le métro à six heures du soir?

Ceci me fait penser à ce que me disait un ami médecin, non sans une pointe d'humour: «Quand un être humain est centré sur lui-même à cinq pour cent, il est inefficace; à quinze pour cent, il est malheureux; à quatre-vingt cinq pour cent, on l'enferme dans un asile d'aliénés. Et on veut nous faire croire qu'être totalement centré sur soi-même, en faisant ce qui nous plaît, serait un gigantesque progrès pour l'humanité!»

Je ne sais pas si nos mères et nos grands-mères étaient de meilleures femmes que nous; j'en doute. Nous leur ressemblons probablement beaucoup, mais leur route était jalonnée de poteaux indicateurs parfaitement clairs: voie droite, pente glissante, impasse, danger, bien par ici, mal par là. Celle qui voulait «marcher droit» n'avait qu'à suivre les indications. Celle qui préférait s'écarter du droit chemin savait à quoi s'en tenir. Au cours du XXème siècle, tous ces poteaux ont été enlevés l'un après l'autre. De plus en plus de gens en arrivent à croire en toute sincérité qu'il n'y a pas de route et que le bien et le mal ont disparu en même temps que la signalisation.

Si vous vous trouvez dans un territoire inconnu,

sans aucune indication du chemin à suivre, comment vous y retrouver?

Grâce à la boussole.

La boussole est l'instrument par excellence des explorateurs, et le moment est venu de nous en servir. En fait, nous sommes tous équipés d'une boussole intérieure précise, efficace, à laquelle nous pouvons nous fier.

Je me trouvais dans le Pas-de-Calais en mars 1969 à une période où les ferments de mai 1968 étaient encore très actifs dans tous les esprits. Une réunion rassemblait à Liévin une centaine de professeurs et d'instituteurs des écoles, collèges et lycées de la ville et de ses environs, sous la présidence de l'inspecteur primaire du district. Le regretté professeur Théophile Spoerri, ancien recteur de l'Université de Zurich, prit la parole sur un sujet qui pouvait paraître inattendu dans ces circonstances: la direction intérieure. On aurait entendu une mouche voler. Je voudrais pouvoir citer en totalité ses propos, mais en voici un extrait:

«M'adressant à des collègues éducateurs, je voudrais vous parler de la chose la plus précieuse que j'ai trouvée dans ma longue carrière d'enseignant... J'enseignais le jour et j'étudiais la nuit non pour me hisser à un poste plus élevé, mais parce que j'étais en quête de cette chose précieuse dont je ne savais alors pas même le nom... et qui s'appelle la *direction intérieure*.

«... Je ne sais comment fonctionne le radar, mais je connais la boussole. Vous savez que ce précieux petit instrument peut avoir la forme d'une montre avec un cadran, sur lequel sont inscrits les quatre points cardinaux. On peut tourner la boussole en tous sens, on peut la mettre dans sa poche, on peut même la jeter au loin, ce qu'on fait souvent aujourd'hui. Mais tout cela n'a aucun effet sur la petite aiguille qui, immuablement, revient indiquer la même direction.

«...L'aiguille est-elle dirigée du dedans ou du dehors? Le technicien répondra aussitôt: du dehors — car elle obéit à l'attraction d'un centre de gravitation dans l'espace extérieur. Mais un autre spécialiste objectera: elle le fait parce qu'elle est elle-même aimantée.

«Il y a donc un accord possible entre l'extérieur et l'intérieur: dès que le nord du cadran est aligné sur l'aiguille, les quatre points cardinaux prennent leur place et l'on sait exactement comment s'orienter dans le paysage et quelle direction il faut prendre. Cette image nous touche de près parce qu'en chaque être vivant est implantée une boussole intérieure. Dès que la vie commence, le sens de la direction s'éveille.

«D'après Teilhard de Chardin, un *tâtonnement dirigé* provoque l'évolution créatrice des organismes. Dans l'homme, cette poussée obscure vers la hauteur se transforme en conscience — ce

qui veut dire que le sens de la direction devient conscient et permet à l'homme de choisir en toute liberté le chemin qu'il veut suivre.»

Explorer le domaine qui nous intéresse, celui de la liberté féminine, à l'aide de cette boussole intérieure, constitue une expérience prometteuse, passionnante. Lorsque je l'ai tentée, j'ai eu l'impression qu'il s'opérait dans le paysage une sorte de renversement général des points cardinaux.

Et si nous, femmes, nous décidions d'abord du but pour lequel nous voulons être libres, un but qui nous projette bien au-delà de nous-mêmes et de nos limitations, un but directement lié aux contradictions du monde actuel? Supposons que nous, femmes, nous répondions: nous voulons être libres pour créer une société où personne ne s'empare de ce qu'il convoite, où personne ne convoite, parce que la vie a un sens et que le coeur est satisfait.

Reposons-nous maintenant la question: pour faire un monde à cette image, de quoi devrions-nous être libérées? La liste qui vient à l'esprit est bien différente de la première: nos exigences personnelles, nos jalousies mesquines, notre passion pour le plaisir ou le pouvoir, le confort ou le contrôle. Il faudra nous débarrasser des peurs, des amertumes, du désir de nous justifier, des habitudes dont nous sommes esclaves, des préjugés — en un mot, devenir libres.

Nous aurons des droits à exiger. Mais, là encore, le renversement est total. Voici ce que cela donne: le droit d'être blessée sans blesser en retour, le droit de servir, de travailler dur, de ne pas attendre de récompense, le droit de regarder la vérité en face sans capitonnage de mensonges réconfortants, le droit de donner joyeusement, de sacrifier, le droit à la pureté qui nettoie le corps social comme un grand courant sanguin riche en globules rouges.

Vous me direz que ma liste de droits ressemble fort à une liste de devoirs! Et pourtant rien n'est plus faux. S'ils nous étaient imposés de l'extérieur, peut-être. Si nous les découvrons en suivant l'aiguille aimantée de notre boussole intérieure, nous saurons qu'il s'agit véritablement de droits, de droits absolument fondamentaux. D'ailleurs, si ce n'était pas le cas, pourquoi est-ce que tant de forces se ligueraient pour essayer de nous les ôter et d'en priver nos enfants?

Conservons cette image d'une exploration à la recherche de la vraie liberté: nous nous apercevrons assez vite que nous rencontrons dans notre jungle un certain nombre d'obstacles. Certains d'entre eux sont particuliers à la pensée moderne et nous en parlerons dans les chapitres qui viennent.

Dans un second temps, nous essayerons de voir ce qu'implique la vraie liberté, celle de

la femme en particulier, et sur quoi elle nous permet de déboucher dans les grands domaines de la vie féminine.

CHAPITRE II

SUPERSTITIONS MODERNES

Le premier obstacle que nous rencontrons et qui risque d'affoler la boussole intérieure que nous cherchons à suivre dans notre quête de liberté, c'est ce que j'appellerai la superstition. Nous croyons peut-être qu'en notre siècle de lumières on en a fini avec la superstition. Pas du tout. Nous avons affaire à une superstition d'une nouvelle espèce, la superstition scientifique. C'est un phénomène déjà presque séculaire, mais qui porte aujourd'hui seulement ses fruits les plus amers en nous faisant croire, sans preuve et sans vérification aucune, toute une série de contre-vérités, simplement parce qu'elle sont revêtues d'une apparence d'autorité scientifique.

La plus désastreuse de ces contre-vérités, la plus insidieuse peut-être, me paraît être celle-ci : ce qui ne se mesure pas en termes d'appareils physiques ou de statistiques n'a pas de réalité objective, n'est pas valable. Nous nous sommes éloignés de Pascal, un vrai savant, qui reconnaissait toute son importance à « l'esprit de finesse »

à côté de « l'esprit de géométrie », et pour qui les réalités spirituelles existaient de pair avec les réalités mathématiques.

C'est dans ma famille que je chercherai une illustration de cette dualité. Les jeux du hasard font de nous les héritiers d'une ascendance incroyablement variée. J'ai souvent été amusée du contraste absolu qu'offraient mes deux grands-mères.

Ma grand-mère maternelle, que nous appelions affectueusement *Granny* bien qu'elle fût parisienne jusqu'au bout des ongles, avait été élevée dans un couvent de province. Son imagination débordante s'accommodait mal de l'étroitesse qui y régnait. « Vous êtes un suppôt de Satan, » lui répondaient les soeurs lorsqu'elle posait une question embarrassante. On lui avait raconté qu'en enfer une immense horloge répétait d'éternité en éternité au rythme de son balancier : « Toujours, jamais, toujours, jamais... » Cette horloge lui donnait des frissons le jour et des cauchemars la nuit. A l'âge de quinze ans, elle envoya promener la religion. Elle se maria bien à l'église pour ne pas heurter ses parents, mais convint avec mon grand-père qu'ils n'enseigneraient aucune croyance à leurs enfants. Et ils tinrent parole.

Arrivée à la cinquantaine, elle se mit à s'intéresser au spiritisme : puissance de la pensée positive, entretiens avec l'au-delà, forces invisibles, — biais étrange qui la ramena insensiblement à

la foi de son enfance, dépouillée maintenant des superstitions qui l'avaient étouffée.

Elle observa avec intérêt mon engagement dans le Réarmement moral. Pendant les dernières années de sa vie, lorsque je lui rendais visite entre deux voyages, elle attendait que nous fusions seules. Elle me faisait asseoir à ses pieds et me demandait en me regardant droit dans les yeux :

— Alors, ma petite, dis-moi. Tu y crois toujours?

— Oui, Granny, plus que jamais.

— Ah, disait-elle, et son expression s'apaisait.

Inquiétude intérieure? Souci de mon avenir? Je ne sais.

Elle tomba malade alors que je voyageais en Allemagne. Je la retrouvai presque inconsciente, mais elle m'attendait une dernière fois. Elle me serra la main et je sus qu'elle m'avait reconnue. Trois nuits plus tard, je la veillais lorsque son cœur si chaud et si généreux cessa de battre. Sa longue lutte avec le doute avait pris fin.

Grand-maman, elle, incarnait la tradition universitaire et libre penseuse. Son père était un savant ophtalmologue. Pour elle, l'intelligence humaine représentait l'instance suprême et la sottise, le crime impardonnable. La religion? Une môme! C'était une de ses expressions favorites. Lorsque nous déjeunions chez elle, elle

nous servait après le repas un café justement réputé et, comme un rite, l'accompagnait d'un couplet anticlérical de dix minutes. La conscience en paix, elle nous renvoyait alors, ma soeur et moi, à notre sortie du jeudi après-midi.

On raconte dans ma famille que, lorsque ma cousine fit sa première communion, grand-maman s'installa juste sous la chaire et lut ostensiblement un volume de Voltaire pendant toute la cérémonie. Elle m'assura par la suite qu'il s'agissait des *Caractères* de La Bruyère, mais la légende alors serait plus vraie que les faits!

Elle avait adopté comme emblème une chèvre avec cette devise: «Pede velox, cornu ferox.» Il y avait en elle une rigueur, une combativité, une ténacité dans l'opinion que j'admirais. Lorsqu'elle mourut à son tour, le pasteur appelé pour prononcer l'éloge funèbre de cette incroyante choisit avec beaucoup d'à-propos ce texte de l'Apocalypse: «Plût à Dieu que tu fusses froid ou bouillant!»

Ainsi, par deux biais différents, j'ai hérité d'un certain souci de la vérité: celle qui est soif d'amour et celle qui est humilité devant les faits. L'une comme l'autre se réclame d'un absolu, l'une comme l'autre vit au grand jour et répugne au clair-obscur des compromis. Jamais, jamais ces deux aspects de la vérité ne m'ont paru contradictoires.

Je regardais l'autre jour un programme de télévision sur la médecine et les guérisons par la foi. Un docteur qui avait décidé de devenir pasteur également s'était entendu dire par un collègue: «C'est ici que nos routes se séparent: toi tu prends le chemin de la foi, moi celui des faits.» Ce genre de remarque m'a toujours paru le comble de l'illogisme. La matière inerte, l'énergie, les êtres vivants, l'esprit sont tous des faits. Chacun dans son domaine obéit à ses lois propres, mais je n'ai jamais compris pourquoi l'esprit contredirait, par exemple la biologie, plus que l'énergie ne contredit la matière.

Du vivant de mes deux grands-mères, une révolution silencieuse a eu lieu. A l'époque où elles naissent, c'est encore le prêtre qui tient le rôle d'oracle de la société. Lorsqu'elles disparaissent, le savant l'a remplacé. C'est lui qui est devenu le dépositaire de l'infailibilité. La soutane noire a laissé la place à la blouse blanche. Est-ce à dire que les coeurs humains qui battent sous l'une et l'autre soient si différents? Il est des esprits arrogants qui se posent toujours en propriétaires du vrai. Il en existe d'autres conscients de leurs propres limites, assez humbles pour savoir que la vérité ne se possède jamais et qu'on peut seulement la servir.

L'Eglise a été accusée longtemps, et parfois non sans raison, d'entretenir l'obscurantisme et de favoriser la superstition. On peut commencer

à se demander aujourd'hui si certains savants ne favorisent pas l'analphabétisme moral. Une soi-disant science, vulgarisée à tort et à travers, fait peser sur les populations modernes un poids de superstition qui n'a rien à envier à celui dont l'Eglise chargeait la conscience médiévale. Ceux qui s'avisent de poser des questions embarrassantes, s'ils ne sont plus excommuniés, sont très efficacement relégués dans les ténèbres du dehors. Vous n'êtes pas hérétique, vous êtes démodé. Et l'insulte atteint profondément.

Dans plusieurs domaines qui touchent directement à notre sujet — psychologie, physiologie, sociologie — cette superstition moderne exerce des pressions convergentes. Le résultat en est une toile de fond, un peu confuse mais omniprésente, qui influence tous nos jugements. Nous finissons par croire que l'individu est conditionné par son subconscient, par ses molécules et par sa situation socio-économique. En fait, la liberté qu'on nous propose entre en scène grevée d'un triple esclavage. Pour reprendre notre image de l'exploration, nous trouvons le spectacle surprenant d'une autoroute à trois voies au milieu de la jungle: les biologistes matérialistes règnent sur la première voie, Freud et ses disciples sur la deuxième, et la troisième est placée sous l'égide de Marx et des révolutionnaires de tous bords qui se réclament de lui. Tout le mouvement pour l'émancipation féminine s'en est

trouvé singulièrement modifié.

Une mère de famille n'est pas experte dans ces domaines, à peine compétente. Mais, elle peut toujours poser les questions que lui dicte son bon sens: cette route si tentante et si passante est-elle la seule? et surtout, surtout, mène-t-elle à la destination que nous voulons? Les chapitres qui suivent présentent quelques réflexions sur ce sujet.

CHAPITRE III

LA BELLE OU LA BÊTE

Il serait impossible, je crois, de trouver un point de départ plus approprié que Cambridge pour aborder la première de ces questions. C'est ici qu'a vécu Charles Darwin, le génial théoricien de l'évolution des espèces. Sa maison pittoresque, l'ancienne Halle aux Grains, abrite aujourd'hui un collègue qui porte son nom. Ici encore a enseigné le professeur Louis Leakey, anthropologue et archéologue dont les découvertes dans la vallée d'Olduvai en Tanzanie ont permis de faire reculer d'un million d'années l'origine connue de l'espèce humaine; il a laissé ici chez des générations d'étudiants et de chercheurs une empreinte ineffaçable. C'est ici que Watson et Crick ont percé le mystère de la constitution moléculaire de l'acide ribonucléique et ont permis de comprendre le fonctionnement du fameux code génétique, découvertes qui leur ont valu le Prix Nobel.

Dans un charmant petit village des environs,

Madingley, se cache un Institut du Comportement animal. Deux de nos amis y travaillaient lorsque nous sommes venus nous installer en Angleterre. Lui, déjà vétéran d'Afrique, était un spécialiste du chimpanzé; elle, étudiait les effets du sevrage et de la séparation d'avec la mère dans un groupe de singes rhésus. Une fois par an, l'Institut ouvrait ses portes aux amis, au public, aux curieux. On pouvait alors examiner à loisir les travaux en cours. Ceux qui me fascinèrent le plus concernaient les poussins. On sait que beaucoup d'oiseaux adoptent comme leur «mère» le premier objet qui frappe leur vue au moment où ils sortent de l'oeuf. Dans les conditions normales, c'est effectivement leur mère. Ici, au contraire, au laboratoire, on présentait au petit poussin sortant de son oeuf toute sorte d'objets variés. Parfois, par exemple, des couleurs. Un poussin prenait le rouge pour sa mère, un autre le bleu et on étudiait ensuite leurs réactions à ces deux couleurs. Il apparaît à l'évidence que si la zoologie a pu devenir une science aussi exacte qu'elle l'est — la science du comportement animal — c'est parce que ces comportements sont inscrits de façon indélébile dans l'instinct animal.

Voici un exemple entre des milliers, que je choisis simplement parce qu'il a une certaine valeur poétique à mes yeux. Vous connaissez l'oiseau tailleur, celui qui exécute son nid en cousant des feuilles avec des herbes. Le zoolo-

giste voulait savoir si l'oiseau tailleur apprenait à construire son nid ainsi ou bien s'il le faisait entièrement d'instinct. A partir d'un couple, il éleva quatorze générations successives d'oiseaux tailleurs, auxquels on ne fournit jamais ni feuilles ni herbes; ils pondaient leurs oeufs dans des nids préfabriqués. A la quinzième génération, au moment de la nidification, on fournit à l'oiseau les feuilles et les herbes. Instantanément, il construisit un nid absolument parfait et typique de son espèce.

Chez les mammifères supérieurs, en particulier chez les grands singes anthropoïdes, l'apprentissage remplace en partie l'instinct. C'est ainsi que les gibbons ont de véritables écoles pour leurs enfants et leurs adolescents.

L'homme, appartenant à la série animale, hérite lui aussi d'un formidable patrimoine de capacités, d'instincts, de dons qui sont inscrits dans les fibres de son être, très littéralement puisque en fait ils se retrouvent dans tous les chromosomes de chaque cellule. Et pourtant il n'est pas programmé pour répondre par un comportement instinctif correct aux diverses modifications de son existence.

Quelle est la différence entre ces deux organes qui se ressemblent, le cerveau du singe supérieur et le cerveau de l'homme? En gros, un homme a dans son cerveau quatorze milliards de cellules

nerveuses, tandis qu'un chimpanzé n'en a que quatre milliards. La différence est plus importante qu'il ne paraît, car ce qui compte, c'est la densité du réseau nerveux formé par les interconnexions des cellules nerveuses, qui augmentent bien plus vite que le nombre des éléments.

En France, l'un des principaux spécialistes du cerveau est le professeur Paul Chauchard. La première fois que je l'ai rencontré, il était directeur de l'Ecole pratique des Hautes Etudes. C'était à la Sorbonne. On montait de nombreux escaliers, on arrivait sous les combles, on suivait un couloir plein de tournants malcommodes, on passait devant une armoire frigorifique, dont la profane que j'étais préférait ne pas trop imaginer le contenu, et on découvrait le professeur dans une petite pièce mi-laboratoire mi-bureau, aussi modeste que lui.

Le professeur Chauchard est un conférencier infatigable et, depuis cette première rencontre, j'ai eu bien des fois le privilège de l'entendre. J'aimerais citer ici une conférence qu'il a faite en 1966:

«On a souvent défini l'homme comme étant à triple étage: il y a la chair avec ses instincts, il y a l'intelligence réfléchie, il y a la personne libre et responsable. Cet étage suprême, ce qu'on a pu appeler *la fine pointe de l'âme*, est souvent envisagé comme du pur spirituel. Ceci est une

erreur. Nous comprenons aujourd'hui qu'il y a en nous une triple hiérarchie cérébrale qui correspond à cette hiérarchie précédente. Nous avons un cerveau inférieur et primitif, qui est responsable de toute notre unité organique et de la vie instinctive et affective élémentaire; puis nous avons un cerveau supérieur, intellectuel, notre machine à sentir, à penser et à agir, qui est aussi le cerveau des réactions apprises; et enfin nous avons un troisième cerveau, le cerveau noble, préfrontal, dont les circuits nerveux permettent de se situer au-dessus de l'action pour réfléchir, choisir librement une conduite en utilisant son expérience passée, dans un souci d'orienter l'avenir en fonction d'un idéal.

«C'est un préjugé de croire que nous avons, comme l'animal, de bons instincts. Notre cerveau primitif reste à l'origine de nos besoins, mais il est réduit en possibilités par rapport à l'animal: il ne nous donne pas, comme chez l'animal, les moyens de les satisfaire par ces actes corrects que sont les instincts animaux. La satisfaction humaine des besoins dépend du cerveau supérieur; on passe de l'instinct à l'appris, à l'usage. Mais justement ce peut être une mauvaise habitude, un mauvais usage. L'homme ne doit pas simplement apprendre, il doit apprendre ce qui est bon et bien, ce qui est mauvais et mal. Apte, grâce à son cerveau noble, à la réflexion, il est obligé de s'en servir pour rester homme.

Pour l'animal, il suffit d'avoir un cerveau normal; pour l'homme, cela ne suffit pas. Il faut apprendre à l'utiliser et il n'est normal que s'il est bien utilisé.»

L'homme est donc un être doué de facultés particulières, qui ont un support physique dans son cerveau, et dont la principale est la liberté de choix. Le déterminisme de notre hérédité est ainsi contrebalancé par la liberté inhérente à la construction même de notre cerveau.

On pourrait dire en somme que nous ressemblons à un artiste qui se voit confier une palette de couleurs bien déterminées, où peut-être certaines teintes dominant et d'autres manquent, mais qui est libre de peindre à partir de cette palette un gribouillis ou un chef d'oeuvre.

CHAPITRE IV

FREUD À LA SAUVETTE

Si notre propos était ici une étude approfondie des grandes écoles de la psychologie classique, nous ferions bien de nous transporter de Cambridge en Europe centrale. En effet — est-ce dû au goût germanique pour l'étude des profondeurs de l'être? — c'est là qu'ont germé, à Vienne, en Suisse et en Allemagne, beaucoup des théories qui ont eu le plus grand retentissement. Ou bien alors, nous pourrions nous transporter en Amérique, où exerce un nombre record de psychiatres, psychologues et psychanalystes contemporains, héritiers des grands maîtres.

Mais ce qui nous intéresse, c'est plutôt de découvrir l'effet des idées de Freud diluées, triturées et distribuées en masse sur l'ensemble des femmes. Dans cette perspective, le plus utile est peut-être de nous installer tranquillement dans le fauteuil du coiffeur et d'étendre une main nonchalante vers la pile des magazines féminins qui sont à notre portée.

La première chose qui frappe nos yeux est une caricature: Jeannot rentre de l'école et rapporte son carnet de notes, manifestement rempli de zéros. Il le présente à son père et demande d'un air ingénu: «Comment est-ce que tu expliques ça: par l'hérédité ou par le milieu?»

Continuons à feuilleter. Voici un jeu: «Interprétez vous-même vos songes», avec clé des symboles à l'appui. Plus loin, nous lisons une nouvelle où une femme, à la veille du mariage de son fils unique, est saisie d'une impulsion aussi irraisonnée qu'irrésistible et vole à un étalage un négligé de soie noire. Le drame se déroule au long des interrogatoires de cette femme et de son mari, par l'avocat d'abord, puis par le médecin psychiatre que celui-ci consulte pour découvrir des circonstances atténuantes. Nous voguons en pleine psychanalyse.

Que nous le voulions ou non, nous baignons dans une atmosphère qui a été pénétrée par les découvertes de notre siècle dans ce domaine. On peut se demander pourquoi elles ont eu une telle vogue. Je soupçonne un peu que le public en a profité pour introduire à la sauvette des notions qui lui sont commodes, mais qui sont en fait très éloignées des dites découvertes. Par exemple, l'idée populaire que Freud aurait dit: «Si on ne laisse pas quelqu'un faire ce dont il a envie, il aura des complexes.» D'abord, on mélange les

genres, puisque le père du complexe n'est aucunement Freud, mais Adler qui, lui, expliquait le psychisme humain par le thème de la volonté de puissance.

Par contre, ce que Freud a réellement dit et qui constitue le coeur de ses découvertes géniales, c'est qu'aucune pulsion vivante du psychisme humain ne peut être annulée. Ou elle s'exprimera dans l'action, ou elle sera sacrifiée pour un bien plus élevé, ou elle sera refoulée dans le subconscient et là, loin de disparaître, ressurgira en mille comportements inéluctables. Elle continuera son oeuvre souterraine jusqu'au jour où elle sera de nouveau amenée à la lumière du conscient et guérie par cette prise de conscience elle-même.

Cela ne veut pas dire que le mot «non» n'existe pas dans le vocabulaire de Freud. Bien au contraire, le non est indispensable à côté du oui, le principe de la loi à côté de celui du plaisir, le père — qui incarne le premier — à côté de la mère qui incarne le second.

La deuxième conception erronée peut se résumer dans la phrase: «Ce n'est pas ma faute, c'est mon subconscient.» Celle-ci est d'autant plus insidieuse qu'elle contient une part de vérité. Nous sommes en effet conditionnés par des réactions profondément enfouies depuis notre petite enfance, que nous acceptions ou non la colora-

tion fortement sexuelle que Freud leur donne. De là à penser que nous n'avons aucune responsabilité pour notre subconscient, il y a un pas qui est franchi allégrement parce que c'est bien commode pour nous disculper. Mais est-ce vrai?

Sans courir chez le psychanalyste, nous avons en nous-mêmes, à côté de la «boussole» dont nous avons déjà parlé, une sorte de phare intérieur précieux. Nous avons tous fait cette expérience, qui est une véritable grâce, d'un événement oublié depuis longtemps mais qui a été déterminant pour toute notre vie et qui remonte soudain à la surface. Ce jour-là, il nous faut absolument saisir la chance, accepter ce qu'il y a de douloureux dans la lucidité, et dénouer ce qui était noué autrefois.

Une femme que je connais a vécu des circonstances familiales extrêmement tragiques. Un incident particulièrement pénible dans son enfance l'a amenée à fermer son coeur résolument à un des membres de sa famille. Quinze ans plus tard, elle eut une de ces expériences dont je viens de parler: l'incident lui revint en mémoire et elle se débattait. «J'étais bien trop petite. Ce n'était pas ma faute!» Mais à ce moment-là, la pensée lui vint: «Si tu avais la maturité de fermer ton coeur, tu avais aussi celle de l'ouvrir.» Cessant de se dérober derrière les excuses, elle assumait complètement la responsabilité de ce qu'elle avait fait et sur cette base put renouer des rela-

tions absolument nouvelles avec la parente en question.

Quelquefois, au lieu d'un souvenir, nous pouvons être éclairés par un acte qui nous étonne de notre part, ou par les remarques d'un tiers. Mais n'oublions jamais que, selon l'expression de saint Paul, cette lumière intérieure est capable de «transformer en objets de lumière» les choses mêmes qu'elle éclaire. C'est grâce à elle que nous pourrions être libres ou peu à peu libérés de l'emprise de notre subconscient.

Depuis bien des années, il y a une controverse au sujet de la qualité scientifique des thèses des grands psychologues. L'esprit moderne a vite tendance à demander: Où sont les expériences, où sont les preuves, où sont les statistiques? Nous nous garderons bien d'entrer dans cette controverse, nous contentant de faire remarquer que lorsqu'il s'agit de l'homme, il n'est pas si facile de se mettre d'accord sur ce que l'on entend par *scientifique*. Peut-on réduire l'étude du psychisme humain à la neuro-physiologie d'un côté, et à l'étude statistique du comportement de l'autre? Est-ce que ces deux disciplines réunies cernent vraiment tout l'homme? Sinon, est-ce qu'on ne va pas directement à l'encontre des principes mêmes de la méthode expérimentale, qui veulent que l'expérience soit parfaitement adaptée à son objet?

Je me rappelle avoir lu dans le journal qu'on avait fait une expérience en Californie. Cinq cents spectateurs avaient été réunis dans un cinéma et on les avait dûment munis d'électrodes reliées à un enregistreur compliqué. Ensuite, on avait projeté un film pornographique. Et la conclusion de l'expérience — d'après les résultats enregistrés par la machine — était que la pornographie n'a absolument aucun effet sur l'être humain! Je crois que Claude Bernard a dû se retourner dans sa tombe. Les marchands de pornographie d'une part et les commissaires de police de l'autre auraient pu répondre beaucoup plus vite et de façon plus exacte à la question!

En Amérique également, on a élaboré des questionnaires très complets pour l'étude de la personnalité, questionnaires auxquels le sujet répond de lui-même. L'Inventaire de la Personnalité de l'Université de Minnesota comporte 550 questions. Mais il prévoit en plus un certain nombre de contre-épreuves: une pour évaluer le facteur mensonge, une autre le facteur confusion, une autre encore le facteur de refus inconscient devant les questions posées. Et d'ailleurs, même si l'on arrivait très exactement à établir une moyenne de comportement humain, quelle en serait la signification? Dans une espèce en évolution, est-ce que ce ne sont pas parfois justement les individus exceptionnels, les mutants, qui sont les plus vrais représentants de l'évolution de leur espèce?

Le professeur Debray-Ritzen, qu'on ne peut certes pas accuser de spiritualisme, écrit lui-même dans son livre *La Scolastique freudienne*: «Chacun de nous est unique par ses gènes, unique par son âme, c'est-à-dire par l'unique montage, depuis les premiers mois, de milliards de circuits cérébraux. De là cette psyché complexe, multiforme, conditionnée par maints facteurs — sexuel bien sûr, mais parmi beaucoup d'autres. De là notre «fin fond», qu'il apparaît dérisoire de vouloir encapsuler dans la naïve raideur des images d'Epinal.» (1)

En arrivant à la fin de ce chapitre et pour revenir à la question de savoir si nous sommes réellement les esclaves de notre psychisme intérieur, je voudrais donner la parole au psychologue autrichien Viktor Frankl.

Victor Frankl estime que, lorsqu'on a expliqué par les différentes théories traditionnelles 80% des troubles psychiques, il reste 20% de cas entièrement dus à ce qu'il appelle la «frustration existentielle» — ce que vous et moi exprimons par la phrase: «La vie n'a aucun sens.» Sa cure, qu'il a baptisée logothérapie, consiste à aider l'individu à retrouver un sens là où il n'en voyait plus.

Ce qui confère à la voix de Frankl une autorité particulière, c'est que sa pensée a été formée au creuset le plus dur qui soit: celui d'un camp de

concentration. Quel sens donne-t-il à la vie? Voici ce qu'il écrit dans *Un Psychiatre déporté témoigne*:

«Il est bien évident qu'une vie d'action a un sens, puisqu'elle donne à l'homme la possibilité de réaliser des valeurs par la création; qu'une vie de jouissance a également un sens, puisqu'elle donne à l'homme la possibilité de se réaliser dans l'expérience sensible de la beauté, de l'art ou de la nature. Il n'en est pas moins vrai que la vie conserve encore et toujours son sens, même — et ce fut le cas en camp de concentration — lorsqu'elle n'offre presque plus aucune chance de réaliser des valeurs dues à la création ou à l'expérience sensible, et qu'elle ne laisse, à la place, qu'une ultime possibilité: celle d'un haut comportement moral.

«On peut tout enlever à l'homme, en camp de concentration, excepté une chose: l'ultime liberté de choisir telle ou telle attitude devant les conditions qui lui sont imposées.

«Car il y avait telle ou telle attitude à choisir! Et chaque jour et chaque heure, dans les camps, offraient mille fois l'occasion de mettre en pratique cette décision intérieure: décision de l'homme pour ou contre la soumission à ces puissances du milieu environnant qui menacent de lui ravir ce qui lui est proprement essentiel — sa liberté intérieure — et le réduisent, s'il renonce à sa liberté et à sa dignité, à n'être plus qu'un bal-

lon de jeux, que l'objet du conditionnement extérieur.» (2)

Il y a là une perspective nouvelle. Un but pour la vie, c'est peut-être la clé. Si ce but est assez élevé, s'il est poursuivi avec suffisamment de passion et de discipline, il entraînera dans son sillage le subconscient lui-même, créant enfin une personnalité intégrée et harmonieuse.

CHAPITRE V

LA PILULE ET LES COULEUVRES

Avale la pilule qui voudra. Mais, pour ma part, je me refuse à avaler les couleuvres. Or, il en est une ou deux de taille dans un autre domaine qui nous touche de près, celui de la contraception. Face aux menaces de surpopulation et de famine, aux statistiques, aux arguments socio-scientifiques d'ici et de là, il est difficile de garder en soi une liberté de choix et l'aiguille de la boussole s'y perd.

Il y a une dizaine d'années, nous nous trouvions un jour, à l'heure du café, cinq ou six femmes réunies dans un salon. On parlait beaucoup à ce moment-là d'une nouvelle législation en discussion au Parlement. Il s'agissait d'abolir la loi de 1920. La femme de médecin se passionnait pour la question. « Naturellement, dit-elle, je fais abstraction des célibataires. » Or, elle était encadrée d'un côté par une jeune fille, de l'autre par une célibataire moins jeune. Intriguée, je lui demandai comment elle entendait « abs-

traire» ses voisines. Elle écarta ma question d'un geste vague et reprit le fil de son argument. Un article de fond dans *Le Monde* du 13 avril 1966 développait le même thème: «De toutes façons, actuellement, le mouvement du planning familial ne demande pas la mise en vente libre des contraceptifs pour les jeunes, mais seulement, sur avis médical, pour les ménages.»

Et voilà qu'apparaît le nez de la première couleuvre. On nous demande de croire qu'une fois le principe de la contraception accepté pour les cas extrêmes, le mouvement s'arrêterait de lui-même à un niveau raisonnable. Déjà à l'époque, les données de la nature humaine montraient bien qu'il n'en serait rien. Je me rappelle m'être entretenue avec la directrice d'un foyer d'étudiantes à Paris cette même année. Une des jeunes filles de son établissement faisait des études de médecine. Ses camarades lui réclamaient constamment des contraceptifs et elle eut le plus grand mal à défendre la porte que ces jeunes filles enragées essayaient de forcer. Une autre, moins scrupuleuse, se serait fait un joli petit revenu.

Le démenti est effectivement venu de l'Histoire, et sans tarder: en fait d'arrêt spontané du mouvement, la France a vu passer comme une lettre à la poste le 4 décembre 1974 la loi autorisant les centres de planning familial à donner des contraceptifs gratuitement et sans avis des parents aux mineurs, c'est à dire aux

jeunes filles de treize à dix-huit ans.

Autre couleuvre, qui, au cours des mêmes dix années, a pris les proportions d'un véritable boa constrictor: le dilemme entre la contraception et l'avortement. Il y a une dizaine d'années, quand la campagne en faveur de la contraception a commencé dans toute son envergure, il s'agissait principalement, affirmait-on, de porter remède à la pratique désastreuse de l'avortement clandestin. *Le livre noir de l'Avortement* de Mme Marcelle Auclair, présentait la chose avec beaucoup de force. Le raisonnement paraît simple et logique: l'avortement clandestin représente une horreur intolérable; légaliser la contraception et vous l'aurez abolie.

Que s'est-il passé en réalité? Après dix ans d'usage de plus en plus libéral des contraceptifs, se déclenche une campagne vociférante pour l'obtention du droit à l'avortement libre et gratuit. Le Manifeste des 343 a eu trop de publicité et de retentissement pour qu'il vaille la peine d'y revenir. Je n'oublierai jamais pour ma part ce samedi matin sur la place du marché de ma ville où un groupe de jeunes étudiantes, peintes à en faire pâlir d'envie un Peau-Rouge en appareil de guerre, ameutaient les ménagères pour leur faire signer une pétition réclamant le droit à l'avortement remboursé par la Sécurité sociale. Ces jeunes filles, ne l'oublions pas, ont l'accès absolument libre à tous les moyens contraceptifs.

J'ai toujours été particulièrement intriguée par la façon dont les chrétiens — et surtout les chrétiennes — semblent avaler les couleuvres dont nous avons parlé. Un jour, de passage dans une ville de l'Est de la France, je fus hébergée très aimablement par une femme protestante. Elle avait pris beaucoup de responsabilités dans sa paroisse et même au-delà. Nous prenions un matin le petit déjeuner en tête à tête lorsqu'elle en vint à parler de la pilule. En effet, un certain nombre de femmes, jeunes et moins jeunes, actives dans l'église protestante, militaient pour le planning familial. Lorsque j'exprimai une légère surprise au sujet de ce double engagement, elle s'étonna à son tour de ma surprise et la conversation se poursuivit à peu près ainsi.

Moi: — Je comprends parfaitement que des assistantes sociales ou des médecins, qui côtoient quotidiennement tant de drames, en viennent à conseiller la pilule comme un moindre mal, une mesure d'urgence, si vous voulez. Mais la tâche de l'Eglise me semble liée bien davantage à la solution à long terme, à la promesse que Dieu est plus puissant que le désir charnel ou l'égoïsme humain.

Elle: — Vous ne pouvez pas tout de même espérer que la masse de l'humanité se rangera à une solution de ce genre?

Moi: — Je n'en sais rien, mais je sais qu'il est très important que l'étoile de pureté qui

éclaire la route des hommes ne s'éteigne pas. La «masse de l'humanité» n'a pas non plus débarqué sur la Lune, mais il suffit que deux astronautes l'aient fait pour que les journaux titrent: «L'homme conquiert la Lune» et ils ont raison: ce qu'un homme a pu réaliser parce qu'il a mis de son côté toutes les chances, tous les appuis, toute la technique et la discipline nécessaires, tous les hommes potentiellement peuvent le faire aussi.

Elle: — Mais il s'agit de sainteté! C'est de l'utopie.

Moi: — Il s'agit simplement qu'un ou deux pour cent des gens ordinaires que nous sommes démontrent dans leur vie que la pureté est plus satisfaisante que la promiscuité. Il me semble normal d'attendre des Eglises que ces un ou deux pour cent se trouvent dans leurs rangs. N'affirment-elles pas que le Créateur de tous les instincts est aussi le meilleur maître de ces instincts?

Elle: — Si vous croyez cela, c'est que vous avez la foi.»

Conclusion qui me parut pour le moins stupéfiante de la part d'un pilier d'Eglise.

J'aimerais revenir sur la question qu'elle m'a posée: «Vous n'espérez tout de même pas que la masse de l'humanité se rangera à une solution de ce genre,» c'est-à-dire une solution reposant sur le respect des sexes l'un pour l'autre. Avant

de conclure par la négative, il vaut la peine d'étudier les travaux des docteurs François et Michèle Guy, de Grenoble. Ils ont travaillé dans les milieux populaires de l'île Maurice dont on ne peut pas dire qu'ils représentent une élite particulièrement choisie. L'explosion de population y atteint un des taux les plus élevés du monde. Toute leur action se basait sur l'éducation des couples et ils s'efforçaient en particulier de donner aux pères de familles le sens de leurs responsabilités. Les transformations sociales qu'il en est résulté pour cette population sont frappantes. (1)

Il existe un problème de la surpopulation; il serait stupide de le nier et d'adopter la politique de l'autruche. Bien des voix autorisées se font entendre sur le sujet et je n'ai pas la prétention d'y ajouter mon grain de sel. Ce qui me paraît essentiel par contre, c'est que, face à un tel problème, nous réfléchissions au moins un peu avant de nous lancer dans des solutions qui n'en sont peut-être pas, avant surtout de les préconiser pour d'autres, voire de les leur imposer.

En effet, l'attitude couramment adoptée pour le moment consiste à dissocier le plus radicalement possible le plaisir sexuel de l'acte de création. On encourage la promiscuité, on décourage la procréation. Est-ce une couleuvre encore? Peut-être plutôt une vipère dont nous n'avons pas fini

de sentir la morsure. Malgré les déclarations les plus retentissantes sur la parenté responsable, le message qui se transmet en réalité aux générations qui nous suivent est tout autre: fais ce qui te plaît; cela n'a pas d'importance du moment que tu en évites les conséquences. C'est une attitude dont on ne peut nier qu'elle se répande de plus en plus et elle représente l'essence même de l'irresponsabilité.

Elle fait éclore aussi une hypocrisie de nature plus subtile. L'hypocrisie est un vice dont nous avons toujours accusé le XIXe siècle et la bourgeoisie, estimant que, par notre franchise, nous nous en sommes totalement affranchis. Toutefois, n'est-il pas hypocrite de condamner un dictateur parce qu'il se débarrasse des adversaires qui le dérangent, alors que nous n'hésitons pas à nous débarrasser, nous, des êtres en formation qui risquent de nous déranger?

Margaret White, magistrat et médecin à la fois, a écrit dans le *Times* un article sur ce sujet qui a fait beaucoup de bruit. Elle conclut par ce paragraphe: «Dans une société civilisée et fraternelle, personne ne devrait être non désiré. Cependant, en Angleterre aujourd'hui, ne pas être désiré est le seul crime punissable de la peine de mort, et l'enfant à naître n'a pas le droit de faire appel.» (2)

Enfin, sur ce point, j'aimerais encore citer le journaliste indien Rajmohan Gandhi. Il écrit

ceci: «Bien que je ne sois pas toujours d'accord avec les paroles du mahatma, je partage totalement la préoccupation qu'il exprimait face au danger d'une campagne en faveur des moyens anticonceptionnels et de la stérilisation. Comme lui, je crois fermement que mari et femme peuvent vivre ensemble sans avoir nécessairement de rapports sexuels autant que cela leur plaît. Un grand nombre d'hommes et de femmes, non seulement en Inde, mais dans le monde, découvrent combien captivante et satisfaisante est la pureté. Nous avons comme tâche impérieuse d'amener des millions de gens à faire l'expérience de cette réalité.

«Je vois trois conséquences immédiates qu'aurait un mouvement massif de pureté: d'abord il contrôlerait naturellement l'augmentation de la population; ensuite il accroîtrait l'affection mutuelle au sein de la famille comme au sein de la société; enfin il permettrait aux hommes et aux femmes de travailler davantage et de produire davantage... Je peux parier que les femmes et les hommes de nos villages et de nos villes comprendraient beaucoup plus rapidement le concept de pureté qu'ils n'accepteraient le stérilet ou la stérilisation, et ils en tireraient beaucoup plus de satisfaction.» (3)

Dans ce chapitre, il a été beaucoup question de serpents. La Genèse parle elle aussi d'un serpent, que la femme a écouté la première. Mais

dans cette même Genèse est donnée la promesse que la femme, un jour, écrasera la tête du serpent.

CHAPITRE VI

LES ÉDUCATEURS CLANDESTINS

Nous jouions un jour à ce jeu des ambassadeurs, où, dans chaque équipe, un enfant doit dessiner le mot qui lui a été confié par le meneur de jeu et le faire deviner à ses compagnons. Le mot-clé était *famille*. Dans l'une des équipes, l'enfant dessina, de façon sommaire mais reconnaissable, un père, une mère, un enfant et, au bout de quelques secondes, quelqu'un s'écria: «Famille». Dans un autre groupe, les trois personnages étaient absolument égaux. Les enfants essayèrent toutes sortes de solutions: une classe, un régiment, une file d'attente à l'arrêt d'autobus. Rien ne réussissait. Tout à coup, le petit dessinateur eut l'idée d'ajouter une télévision et instantanément le visage de l'un de ses camarades s'éclaira: «Une famille!».

Ce petit incident m'a fait toucher du doigt plus que tout autre à quel point les *mass media*, comme on les appelle, ont pénétré dans l'intimité de notre vie. En Amérique, où les émis-

sions de télévision se succèdent du matin au soir sur plusieurs chaînes, on estime qu'un élève ayant terminé ses études secondaires aura passé en moyenne six mille huit cents heures à son école, mais plus de vingt mille heures devant la télévision! Quoi d'étonnant si l'on a pu donner à la télévision, la presse, la radio, le cinéma, le nom d'*éducateurs clandestins*, puisque d'une part l'enfant apprend à connaître la vie et le monde par leur entremise au moins autant que par celle de l'école et que, d'autre part, alors que la capacité et le droit d'enseigner du professeur sont sanctionnés par des examens et des diplômes, rien de semblable n'est exigé de celui qui s'adresse au public par le micro ou le petit écran.

Comme toutes les inventions humaines, comme l'imprimerie en son temps, les communications de masse représentent un formidable potentiel pour le bien ou pour le mal. Elles sont neutres en elles-mêmes et deviennent des instruments de progrès ou de décadence selon la façon dont elles sont employées. Les media ont une influence si directe et si profonde sur nos enfants que c'est un sujet qui intéresse de près toutes les femmes.

Si une boucherie vend de la viande avariée ou une boulangerie du pain empoisonné, nous avons un recours pour protéger nos familles: il y a des laboratoires qui peuvent déterminer de

façon précise si une denrée est fraîche ou nocive. Nous n'avons pas le même recours s'il s'agit de bandes dessinées, de la radio ou de la télévision. La société semble avoir abandonné le consensus fondamental sur les valeurs souhaitables, sur ce qui est tolérable et ce qui ne l'est pas. Il en résulte que les media présentent un certain aspect de foire d'empoigne que l'on peut déplorer mais que, si l'on est réaliste, on ne peut s'empêcher de constater.

De plus, toutes sortes de charges émotives viennent compliquer la situation. Deux mots en sont témoins: censure, propagande. Ils parviennent à échauffer la bile du citoyen le plus placide. Tous ceux qui aiment la liberté ont d'instinct une réaction extraordinairement profonde contre toute censure — et il est juste et bon qu'il en soit ainsi. La création ne peut s'épanouir que dans un climat de liberté. Mais il existe dans tous les domaines de l'activité humaine une sorte de loi interne de survivance qui exerce une «auto-censure» indispensable. Il y a certaines limites au-delà desquelles la production culturelle risque de se détruire elle-même. On peut être parfaitement opposé à l'idée qu'une personne se voie déléguer le pouvoir de fixer ces limites pour les autres, mais il est contraire au bon sens de soutenir que ces limites n'existent pas.

Avec le mot de propagande, nous arrivons au

coeur du sujet, mais nous atterrissons aussi en pleine équivoque. En effet, il n'y a pas de vie sans propagande: tout ce qui vit a un rayonnement qui se propage. Le chien dont la queue frétille, l'enfant qui descend la rue à cloche-pied en poussant une pierre propagent leur joie de vivre et c'est déjà une forme spontanée de propagande. Mes choix, mes goûts et mes dégoûts, mes enthousiasmes et mes refus, mon intégrité ou mes compromissions, tout cela se répercute sur ceux qui m'approchent et finit par les influencer, soit par imitation, soit par réaction. La Renaissance, d'une certaine façon, n'a pas été autre chose que la propagande spontanée d'esprits libres en faveur d'une idée qu'ils estimaient supérieure.

Mais il y a différents degrés dans la propagande et il importe de les connaître et de les reconnaître. Il en est un qui tient au désir de sécurité de la nature humaine. Si nous adoptons une ligne de conduite, et surtout si nous ne sommes pas certains de son bien-fondé, nous n'avons de cesse que les autres n'aient adopté la même: l'homme pour qui boire trop représente un problème ne se sent en sécurité que lorsqu'il a mis un verre dans la main de tous ses compagnons. Cette forme de propagande dépend aussi d'une illusion tenace, commune à la plupart des mortels, à savoir que si les autres nous ressemblaient davantage, le monde en serait considé-

ramblement amélioré! Tout ceci est capital dans le domaine de l'émancipation féminine. Il existe en effet une aile du mouvement de libération de la femme qui, pour les raisons que nous venons de voir, a complètement abandonné l'objectivité. Des femmes, par exemple, qui ont fait l'expérience d'une ou de plusieurs interruptions de grossesse s'uniront, publieront un manifeste et se feront les ardentes avocates de l'avortement. D'autres, qui ont eu une expérience particulière de la condition féminine, je pense par exemple aux lesbiennes, tiennent absolument à imposer leur optique à toutes les autres femmes. Cela transparaît à toutes les pages de magazines comme *Spare Ribs* en Angleterre ou *Ms* en Amérique (MS est le sigle destiné à remplacer Mrs ou Miss pour qu'on ne puisse plus distinguer une femme mariée d'une autre). Il se forme ainsi des mini-dictatures fascisantes, d'autant plus pernicieuses qu'elles refusent de se reconnaître comme propagande. Je dis «fascisantes» volontairement, car l'essence du fascisme n'est-elle pas résumée par cette phrase: j'ai raison, donc le pouvoir me revient?

Il nous faut sur ce point avoir les yeux ouverts. Lorsqu'une idée nouvelle se présente, il est bon de nous demander si c'est objectivement une idée nouvelle, ou si elle émane d'une personne ou d'un groupe de personnes qui cherchent à se justifier en entraînant les autres avec elles. Un

domaine où nous semblons particulièrement vulnérables est celui de la mode. Peu nous importe que celle-ci soit empruntée aux prostituées ou aux garçonne, nous emboîtons le pas allégrement. Pourtant, s'il est un domaine où s'exercent des mini-dictatures, c'est bien celui-là, et la coalition des modèles, des maisons de couture et de la presse féminine représente une alliance formidable.

Un autre degré de propagande nous intéresse, celui de la manipulation consciente des mass media pour des fins financières ou politiques. Dans une société libérale, ce genre de propagande, lorsqu'il est trop cousu de fil blanc, ne porte guère. Je me souviens que pendant l'occupation, s'il nous arrivait d'écouter Radio-Paris, nous avions toujours en arrière-fond dans notre pensée le petit refrain:

«Radio-Paris ment,
Radio-Paris ment,
Radio-Paris est allemand.»

Mais la propagande-manipulation prend en général dans nos pays des formes plus subtiles. Il en est même de machiavéliques. Le livre de Betty Friedan *The Feminine Mystique* contient un chapitre hallucinant sur la publicité. Il s'agit d'une étude de marchés commandée à une firme publicitaire par une entreprise d'appareils électroménagers. Cette étude fait ressortir que la meilleure cliente, en tous cas la plus malléable, est

celle qui travaille à son foyer, mais n'y est pas satisfaite. Par conséquent, en confiant son budget publicitaire à un magazine féminin, l'entreprise doit s'assurer que les romans et nouvelles de ce magazine soutiennent l'idéal de la femme au foyer, mais de telle façon que cet idéal soit inaccessible dans la pratique. Alors les femmes privées des satisfactions d'une carrière, s'ennuyant ferme quand elles ont fini leur ménage, prendront comme des moutons le chemin des boutiques pour y acheter des objets dont elles n'ont aucun besoin. Si nous n'avons pas de but clair dans la vie, nous sommes à la merci de telles machinations — ce qui n'enlève rien d'ailleurs au rôle nécessaire d'information rempli par la publicité.

Il serait fastidieux de passer en revue tous les media, mais je voudrais dire un mot du théâtre, parce qu'il est, à mon avis, un des plus créateurs, celui où les intentions et l'influence de l'auteur sont les plus évidentes. George Bernard Shaw a donné du théâtre une définition intéressante: «Une usine de pensée, un aiguillon pour la conscience, une explication du comportement social, un arsenal contre le désespoir et la morosité, et un temple à l'ascension de l'homme.» (1)

Cette définition s'inscrit certainement dans la tradition la plus authentique à la fois du théâtre grec et de celui de l'Eglise médiévale. Certes, de

nos jours, elle ne ferait pas l'unanimité! Nous avons instauré un culte de l'art pour l'art et nous prétendons réaliser des oeuvres qui ne portent aucun message. Certains soutiennent qu'ils se contentent de refléter le malaise ambiant. A ceux-là, on peut rétorquer avec Joseph Hayes, du *New York Times*: «Ne serait-il pas plus exact de dire que ces auteurs dont les oeuvres sont hautement acclamées se contentent d'imposer leurs vues pathologiques au public, avec la coopération enthousiaste des critiques?» En fait, tout théâtre est engagé: exactement comme la queue du petit chien dont nous parlions plus haut, il fait sa propagande, quelle qu'elle soit.

A Bordeaux, lors d'une représentation de *La Passion selon Sade* par le Living Theatre de Julian Beck, les spectateurs lacérèrent les décors, démolirent le piano et molestèrent l'auteur. Celui-ci, ravi, cria au triomphe! Il voulait provoquer une réaction du public, il l'avait eue — même si elle avait dépassé les bornes. Mais, pour moi, cet incident met autre chose en lumière: le pouvoir politique est équilibré par un contre-pouvoir, l'opposition. De même, le pouvoir économique est équilibré par les syndicats. Le pouvoir culturel est, lui, tellement totalitaire qu'il n'est plus contrebalancé, puisque même la désaffection et l'hostilité du public peuvent être retournées à son avantage. Le pouvoir culturel n'est en fait responsable devant aucune instance. C'est peut-

être pourquoi il suit si facilement la pente permissive.

Que faire? Il ne reste qu'une politique ouverte: celle d'Hercule devant les écuries d'Augias. Il faut détourner un fleuve puissant pour enlever tout le fumier. La majorité silencieuse peut prendre ici un enseignement précieux. C'est en vain qu'elle s'indignera. C'est en vain qu'elle fera appel aux censures et aux interdits. C'est en vain qu'elle multipliera les appels à la décence et au bon sens.

Le flot de boue continuera à couler tant que, du fond de nos consciences et de la vigueur de nos convictions, n'aura pas jailli un grand courant purificateur — celui qui inspirera journalistes, cinéastes, acteurs à rendre à la culture sa mission et sa destinée. C'est bien la conception du pape Paul VI, qui disait à des personnalités de la presse, du théâtre, de la radio, de la télévision et du cinéma qu'il recevait en la basilique Saint-Pierre: «On ne vous demande pas de vous ériger en moralistes systématiques; mais on fait encore crédit à votre pouvoir magique de faire entrevoir le champ de lumière qui se trouve derrière le mystère de la vie humaine.» (2)

CHAPITRE VII

LA BOULE DE NEIGE FRITE

Mme de Beauvoir a employé une expression qui connaît aujourd'hui un certain succès: on ne naît pas femme, on le devient. Avant d'entrevoir ce que peut être une idéologie vraiment féminine, ne faudrait-il pas savoir si elle a dit vrai?

J'ai lu à ce sujet un livre solidement documenté: *Les Différences de genres - Ontogénèse et signification* par Ch. Ounsted et David Taylor. Il y est fait état des travaux de la clinique de recherches sur l'Identité des sexes de l'Université de Californie (UCLA). Après étude des différents facteurs de l'identité sexuelle: génétique, psychologique, social et biologique, les chercheurs de cet institut sont arrivés à la conclusion que le sexe attribué, le sexe biologique et le sexe conscient coïncident dans l'individu qui se développe normalement et sont établis très tôt dans l'existence.

Des théories attribuant au nouveau-né une «neutralité psychosexuelle» ont bien eu cours dans

les années soixante, mais ces chercheurs ont commencé à changer d'avis dès 1968 lorsque leurs études sur le développement biologique de l'embryon ont été plus poussées. Ils savent maintenant que, dès la conception, où le sexe est fixé par les chromosomes sexuels — XX pour les filles et XY pour les garçons — le développement de l'embryon suit un modèle complètement différent. A partir de la septième semaine, la gonade se différencie et entrent en action les hormones produites par l'embryon lui-même, qui modifient considérablement le développement, du cerveau par exemple.

Ce livre rapporte longuement les travaux et les recherches de Corinne Hutt, qu'elle conclut ainsi: «Les types de comportement et de développement caractéristiques de chaque sexe sont particulièrement bien adaptés aux rôles respectifs que ceux-ci auront à remplir. La femelle primate et la femme, grâce au conformisme et à la régularité de leur comportement, offrent au petit qui dépend d'elle une image stable et sécurisante en accord avec leur rôle nourricier. Et pour que la communication s'établisse efficacement, la capacité verbale joue un grand rôle. Le mâle et l'homme, de leur côté, excellent au maniement de l'espace et des nombres, ont des comportements variés en action et en pensée et sont généralement supérieurs dans le domaine de la conceptualisation...

«Beaucoup de femmes trouvent difficile d'accepter l'existence de ce dimorphisme fonctionnel, mais il ne suffit pas de le nier pour prouver qu'il n'existe pas... Les cultures et les sociétés ne peuvent pas créer les différences; elles ne peuvent que refléter et modifier celles qui existent déjà.» (1)

J'aimerais mentionner aussi Arianna Stassinopoulos. La première fois que j'ai entendu parler d'elle, nous venions d'arriver à Cambridge où elle terminait ses études, et sa présidence de la Cambridge Union lui avait valu une certaine notoriété. Economiste, elle devait l'année suivante se rendre à Londres pour préparer sa thèse de doctorat. C'est à ce moment-là qu'elle a publié son livre *The Female Woman*. C'est à la fois un ouvrage érudit, extrêmement bien documenté, et une oeuvre de polémique s'attaquant à l'arrogance intellectuelle du mouvement pour la libération des femmes. C'est de toute évidence l'oeuvre d'une femme qui se trouve bien dans sa peau, et l'effet de surprise qui en résulte est fort étonnant. Elle consacre son second chapitre à la Femme Naturelle et y analyse les traits distinctifs, innés de la femme. Je voudrais pouvoir citer de longs extraits de ce passionnant chapitre mais je me limiterai à ce passage:

«Culturellement, nous appartenons à l'époque industrielle, mais génétiquement nous conservons en nous le chasseur et la porteuse d'enfants,

comme nos ancêtres qui ne sont pas si lointains. Nous n'avons pas eu suffisamment de temps pour évoluer génétiquement en nous éloignant du modèle ancestral. Les hommes ont été des chasseurs pendant plusieurs millions d'années. Une culture non nomadique n'a existé que depuis quelques milliers d'années, et l'industrie depuis deux cents ans — de simples secondes selon l'horloge évolutionnaire et géologique.

«Il est inconcevable que des millions d'années de sélection évolutionnaire, période pendant laquelle la division du travail était très marquée, n'aient pas laissé de traces profondes dans le caractère inné des hommes et des femmes. L'agressivité, un sens développé de la mécanique et de l'orientation, la force physique sont toutes des caractéristiques masculines qui représentent les qualités essentielles pour un chasseur... La durée exceptionnelle de la période de dépendance du petit humain, la difficulté de porter le bébé, qui est lourd et inerte et représente un fardeau beaucoup plus malcommode que le bébé singe par exemple, car il est bien moins apte que lui à s'accrocher à sa mère pour assurer sa sécurité, tout cela signifiait que la mère ne pouvait pas à la fois s'occuper des enfants et remplir le rôle de chasseur ou d'explorateur.

«Nos lointains ancêtres féminins ont appris à utiliser cette période de dépendance pour transmettre les règles, les connaissances, les techni-

ques à leurs enfants. Il a fallu pour cela que les femmes cultivent l'art de la parole, les talents pour les relations personnelles et un goût pour le soin des petits qui va bien au-delà de l'instinct maternel. La survivance de ces qualités sous forme de caractéristiques innées spécifiquement féminines peut s'observer quotidiennement dans le comportement féminin.» (2)

Ainsi donc, si nous ne pouvons nous empêcher de naître et d'être femme, la vraie question ne serait-elle pas plutôt: quelle femme devient-on? Ou, pour s'exprimer autrement, quelle idéologie choisir?

Lorsque Nikita Khrouchtchev se rendit en Amérique en 1959, il attira l'attention de tout le monde par la richesse de ses expressions populaires. C'était le moment où, à l'ONU, quand on se trouvait à court d'arguments, on enlevait son soulier pour taper sur la table! Au cours de sa tournée, Khrouchtchev laissa tomber une remarque significative: «La coexistence entre idéologies est aussi impensable qu'une boule de neige frite.» A bon entendeur salut! Hélas, dans ce domaine, l'Ouest est singulièrement mauvais entendeur parce que l'on y comprend si mal ce qu'est une idéologie — une idée qui mobilise la totalité de notre être, ses ressources, ses passions, son intellect, sa volonté, son action.

En ce qui nous concerne, il y a deux idéolo-

gies, aussi incompatibles en effet qu'une boule de neige et une poêle à frire. Certaines femmes sont totalement engagées à l'une, ou bien à l'autre, mais toutes nous sommes bon gré mal gré orientées vers l'une ou vers l'autre. Il n'y a pas de zone neutre: dans la mesure où ces deux idéologies cohabitent en nous, elles sont en guerre et, de nos décisions quotidiennes, dépend laquelle l'emportera.

En employant le terme *moi* non pas dans son sens psychologique, mais dans son sens égoïste, on peut dire que l'une de ces idéologies fait passer le moi en premier, l'autre en dernier. L'une vous promet réalisation de soi, expression de soi, satisfaction de soi; l'autre ne promet rien du tout, sinon que le grain qui meurt porte beaucoup de fruit. La première revendique des écoles, des hôpitaux, des maisons; la seconde suscite des vocations d'éducateurs, de médecins, d'infirmières, d'architectes. La première réclame des droits, la seconde s'occupe de satisfaire des besoins.

Quand on arrive au royaume de *Moi d'abord*, on constate un fait extrêmement curieux. On pourrait croire que tant de gens qui s'acharnent à se réaliser eux-mêmes fourniront une société extrêmement diversifiée, où chacun mettra la marque de son originalité profonde. Or il n'en est rien: plus vous avancez, plus tout le monde a l'air de se ressembler! A tel point qu'il est

difficile de reconnaître un homme d'une femme et que même les enfants ont l'air d'être des grandes personnes en miniature. Et si l'on se dit alors naïvement: «Eh bien, puisque les sexes sont pareillement confondus, ils doivent s'entendre,» on se trompe encore. C'est au royaume de *Moi d'abord* qu'ils se livrent la compétition la plus acharnée.

Paradoxalement, c'est au royaume de *Grain qui meurt* que l'on voit les différences s'accroître, chaque personnalité se révélant dans ce qu'elle a d'absolument unique au monde, les éléments masculins et féminins étant totalement distincts, mais coopérant harmonieusement.

Dans les chapitres qui suivent, je vous propose quelques excursions dans ces deux royaumes, au gré des heurs et malheurs de notre vie quotidienne.

CHAPITRE VIII

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE

La recette originelle du mariage est d'une infinie simplicité: un oui qui engage un homme et une femme dans une relation privilégiée pour toute leur vie. Dans certains rites, le contenu de cet engagement est rendu plus explicite. Après avoir déclaré leur intention de s'unir par le mariage, les époux ajoutent: «Je promets de t'aimer et de te rester fidèle dans les bons et dans les mauvais jours, dans la richesse et dans la pauvreté, dans la santé et dans la maladie jusqu'à ce que la mort nous sépare.»

Cette formule n'est ni un effet du hasard, ni une fabrication artificielle. Elle a des racines profondes dans trois domaines différents. Le premier est tout simplement le coeur humain. Tous les amoureux du monde aspirent à ce que leurs sentiments soient éternels. Ce n'est pas pour rien qu'*amour* rime avec *toujours* et les poètes, de l'antiquité jusqu'à nos jours, se sont faits l'écho de ce que chacun a ressenti un jour,

du plus fruste au plus civilisé des humains.

Juliette dit à Roméo:

«Oh! ne jure pas par la Lune, cette lune inconstante

Qui change chaque mois son orbe circulaire.

De peur que ton amour ne se montre variable
lui aussi.»

Le second domaine est celui, plus prosaïque, de la législation de nos pays d'Occident, où la monogamie est encore de règle même si, cédant aux moeurs en vigueur, elle tend à autoriser des monogamies successives.

En troisième lieu, dans la perspective du croyant, cette formule représente la conception la plus haute que nous pouvons avoir de la volonté divine pour le couple humain. «Que l'homme ne sépare pas, disait le Christ, ce que Dieu a uni.»

L'expression *mariage à l'essai* m'a toujours paru contenir une contradiction dans les termes. Je comprends ce qu'on entend par vie sexuelle à l'essai, mais le mariage comporte un élément définitif qui exclut totalement l'idée d'essai. D'ailleurs, cet élément permanent rejaillit à son tour sur la vie sexuelle en termes de stabilité, de confiance, d'absence de hâte, et c'est peut-être ce qui explique pourquoi les mariages qui ont été *essayés* se terminent par des divorces aussi souvent, sinon plus souvent que les autres.

Il est clair dans cette perspective que le mariage est un engagement et non pas un sentiment, même si le sentiment y tient une très grande place. De la cellule où il était emprisonné, le pasteur Dietrich Bonhoeffer écrivit un sermon pour le mariage d'une de ses nièces. Il y fait un commentaire intéressant sur les rapports entre l'amour et le mariage:

«De même que c'est la couronne qui fait le roi, et non pas simplement sa volonté de régner, ainsi c'est le mariage et non votre amour qui vous unit sous le regard de Dieu et des hommes. Ce n'est pas votre amour qui entretient votre mariage, mais votre mariage entretiendra désormais votre amour.» Commentant cette affirmation, Larry Christenson écrit: «Le mariage crée pour l'amour un cadre stable et permanent qui lui permet de s'acheminer vers sa maturité. Le mariage permet à l'amour d'échapper à la tyrannie de sentiments puissants, mais instables... On ne devrait jamais permettre à l'amour de tyranniser un mariage et de menacer de le dissoudre. Lorsque des conjoints arrivent à la conclusion désespérée qu'ils ne s'aiment plus, on devrait leur dire tout simplement: Eh bien! apprenez à vous aimer. Cela dépend beaucoup plus de la volonté que nous ne le pensons. Nous pouvons cultiver et développer notre amour lorsque nous décidons de le faire.» (1)

Soyons réalistes. L'amour conjugal ressemble à

un cours d'eau qui égaie et rafraîchit la campagne. S'il cesse de couler, c'est le plus souvent qu'il y a un barrage. Il peut s'agir de quelque chose d'apparemment trivial, cela n'empêchera pas le barrage d'être efficace. Je me rappelle avoir un jour dépensé plus que je n'aurais dû pour un ustensile de cuisine. Ce n'était peut-être pas une extravagance, mais notre budget était très serré et je n'aurais pas dû céder à mon envie. Je m'arrangeai pour me rattraper par des économies, mais ne dis rien de ma dépense à mon mari. Inexplicablement, il y avait comme un mur entre nous. Il a suffi de quelques secondes de franchise où je lui ai avoué le chiffre exact de ma dépense pour que le mur disparaisse. Nous avons fait bien souvent l'expérience de l'effet quasi magique de ces moments de vérité, qu'il s'agisse d'une tentation, d'une erreur passée, d'une déception, d'une crainte ou d'un espoir. L'amour a besoin de vérité pour vivre, et rien ne l'étouffe autant que ces efforts désespérés de notre amour-propre pour nous montrer sous un jour meilleur que la réalité.

Souvent, bien sûr, la faille est plus grave. Nous découvrons un beau jour chez notre partenaire une faiblesse que nous ne soupçonnions pas, et c'est celle qui nous blesse le plus profondément. Marcel est travailleur et consciencieux: il s'aperçoit tout à coup que sa femme est dépen-

sière et a fait des dettes dans les magasins. Pour Véronique, le courage est la première des vertus, et elle constate que son mari n'est pas dépourvu de lâcheté. Monique a tendance à être jalouse et voit son mari flirter.

Michel Quoist, dans son livre *Réussir*, donne ici un avertissement sur lequel il vaut la peine de réfléchir: «Si tu as épousé ton rêve, tu as agi comme un adolescent. Ne t'en prends qu'à toi seul et n'accuse pas ton conjoint de n'être pas celui que tu avais imaginé... Il n'est jamais trop tard pour épouser enfin celui qui partage ta vie: il faut seulement que tu te décides. Tu ne peux pas faire ménage à trois: ton époux, toi et ton rêve. Si sérieusement tu veux te marier, divorce d'avec ton rêve.» (2).

Si l'on y réfléchit tant soit peu, il est vrai qu'il est parfaitement déraisonnable de reprocher à notre conjoint de ne pas être conforme à nos rêves. Nous n'avons pas épousé un rêve, nous avons épousé un être humain pétri de qualités et de défauts; et si, dans l'émerveillement et peut-être dans l'égoïsme des débuts de notre amour, nous n'avons pas su les voir, il est tout à fait injuste de lui en faire reproche. Mais, dans ce domaine, il est bien rare que nous soyons raisonnables: cela touche si intimement les fibres les plus profondes de notre être, cela détruit à tel point les ambitions et les espoirs de toute une vie que nous ressentons la situation comme into-

léral. A ce moment-là se présentent toutes les tentations de fuite, depuis la résignation jusqu'au suicide, en passant par le divorce.

Il y a un contraste absolu entre la façon dont ces «solutions» sont présentées à l'opinion publique et celle dont elles sont ressenties dans la réalité quotidienne par ceux qui y ont recours. Si un pays adopte dans sa législation le divorce par consentement mutuel, la presse saluera cet événement comme «une grande victoire libérale.» Mais dans la pratique, je n'ai pas encore rencontré une seule personne divorcée qui se frotte les mains en criant victoire. Au mieux, c'est un constat d'échec. Au pire, une tragédie dont on ne se remet jamais. Même inévitable, le divorce est toujours douloureux.

Face à ces difficultés, certains de nos contemporains s'ingénient à ouvrir des portes de sortie. Il en est qui relèvent purement et simplement du domaine de la fantaisie. J'ai entendu l'autre jour à la radio une femme se faire longuement l'avocat du ménage à plusieurs. Puisque c'est un drame pour les enfants de perdre l'un de leurs parents, disait-elle, il vaut beaucoup mieux que la troisième personne de l'éternel triangle soit installée au foyer. On finirait ainsi par avoir sous le même toit cinq ou six adultes, les uns vivant ensemble, les autres délaissés, et huit ou dix enfants. La nature humaine est infiniment

malléable, disait cette femme, et si le préjugé social s'opposant à une telle solution était supprimé, ce serait parfaitement satisfaisant. Pour ma part, je connais des enfants qui ont eu à vivre cette situation et ils témoignent du drame qu'elle a représenté pour eux. Quant à la jalousie, objection que formulait une interlocutrice, la conférencière répondait avec abandon que ce n'est pas une composante fondamentale de la nature humaine, mais le produit des préjugés sociaux!

On entend dire aussi, et de plus en plus fréquemment: les progrès de la médecine ayant augmenté la longévité humaine, n'est-il pas utopique d'espérer que deux conjoints se restent fidèles pendant une période de cinquante ans? Il est inévitable que l'on change de partenaire de temps en temps. Il y a plus radical encore: puisque le mariage échoue si souvent, il faut le supprimer. En Suède, par exemple, les questionnaires officiels de l'administration ne vous demandent plus si vous êtes marié ou non, mais si vous cohabitez ou non.

On peut discuter à l'infini de toutes ces possibilités. On peut leur opposer les principes, la tradition, la morale, la religion. Personnellement, je leur trouve une faiblesse commune qui repose plutôt sur l'expérience: elles refusent toutes de tenir compte de cet élément fondamental qu'est la possibilité pour chacun de changer. Et si nous nous disons: utopie, *il* ou *elle* ne changera ja-

mais! il nous reste toujours la ressource de commencer en nous-mêmes. Pourquoi changer de partenaire s'il est possible à l'un comme à l'autre de se renouveler? Pourquoi nous séparer si l'égoïsme qui nous rend la situation intolérable peut être brisé?

Je ne dis pas cela à la légère. Notre mariage, comme la plupart des ménages, a traversé deux ou trois de ces crises où l'horizon paraît bouché à tout jamais. C'est par le changement de la nature humaine, en l'occurrence de la mienne, que nous en sommes sortis. L'être humain est libre. Il peut accepter ou refuser ce changement. S'il le refuse, alors on est bien obligé d'emprunter d'autres voies. Mais en niant la possibilité du changement, on claque la porte au nez à l'espoir et on se condamne à des solutions dont aucune finalement n'est satisfaisante.

Pour passer de la théorie à la pratique et avant d'aborder un autre aspect de la vie conjugale, j'aimerais donner deux illustrations vécues de mariages reconstruits sur des bases nouvelles. Dans les deux cas, pour des raisons que l'on comprendra, les prénoms ont été modifiés.



C'était pendant la guerre. Doris fut détachée comme auxiliaire sanitaire en Extrême-Orient et

fit la connaissance de Robert, un séduisant officier. Leur idylle se développa rapidement et ils se marièrent.

Aucun des deux ne savait grand-chose de la famille de l'autre, de son milieu, de son éducation. Sous les Tropiques et dans les conditions anormales de la guerre, cela ne paraissait pas avoir beaucoup d'importance. Robert était le fils unique d'une mère veuve, qui l'avait alternativement gâté et dominé. Il avait le tempérament naturellement vif. Doris était jeune et n'avait pas l'expérience nécessaire pour comprendre les réactions complexes qu'une telle éducation avait pu faire naître dans un homme. Elle avait elle-même un haut idéal de la vie de famille et avait décidé de bonne heure qu'elle serait une épouse et une mère exemplaire. Cela ne l'empêcha pas de constater au bout de trois mois que son mariage avait été une erreur. Elle s'était trompée, mais que faire à présent? Conformément à son éducation et à son tempérament, elle décida de faire face aux difficultés, de refouler ses sentiments et de tirer le meilleur parti possible de la situation. Mais il est impossible d'adopter sans dommages une telle attitude: le ressentiment, la pitié d'elle-même commencèrent leur sournois travail de sape.

Lorsqu'elle se trouva enceinte, elle dut retourner en Europe. Sa famille à elle, dispersée, n'était pas en mesure de la recevoir. Robert prit donc

les dispositions nécessaires pour qu'elle aille chez sa mère à lui.

Les mois qui suivirent furent parmi les pires de toute la vie de Doris. Obsédée par ses problèmes personnels, elle ne se sentait pas capable de faire le moindre effort pour comprendre sa belle-mère, qui était d'humeur changeante et très nerveuse. Doris décida donc que sa belle-mère était un tyran incorrigible et se mit à réagir par des silences boudeurs ou des paroles de colère. Etonnée de la méchanceté dont elle se révélait capable, elle se disait: «C'est ma belle-mère qui gâche mon naturel aimable.» Ces mois difficiles ajoutèrent un grief de plus à ceux qu'elle nourrissait déjà vis-à-vis de son mari.

A la fin de la guerre, le ménage se trouva réuni. Doris continua à faire ce qu'elle estimait être son devoir. Elle élevait consciencieusement les enfants et prenait soin de son mari matériellement, mais son coeur lui était fermé. Lui, de son côté, essayait d'avoir des prévenances envers elle, mais son éducation et ses relations difficiles avec sa mère l'avaient rendu singulièrement méfiant à l'égard de toute tendance féminine à la domination. Il suffisait que Doris exprime un point de vue pour qu'il adopte le point de vue opposé.

Doris allait régulièrement à l'église, espérant qu'une sorte de grâce divine tomberait un jour sur elle, mais cela tardait à venir! Un jour, elle

rencontra chez des amis un ménage qui lui fit une profonde impression. C'était un ménage heureux, mais ni le mari ni la femme n'hésitaient à reconnaître les difficultés qu'ils avaient quotidiennement à surmonter pour s'entendre et pour résoudre les frictions qui, à la longue, finissent par détruire un foyer. Pendant des mois, il lui en resta une sorte de nostalgie. Puis, à la suite d'une nouvelle rencontre, elle entrevit la clé du mystère: il y a pour chacun une destinée que l'on peut découvrir pas à pas, mais elle n'apparaît que si l'on cesse de blâmer les autres pour regarder en face là où l'on a soi-même besoin de changer.

Cette nouvelle perspective demandait à Doris un changement complet de son attitude. «L'aide divine» qu'elle avait espérée lui devenait plus nécessaire que jamais, mais prenait un caractère beaucoup plus terre-à-terre qu'elle n'aurait pu l'imaginer. Il lui fallait décider de se voir elle-même comme Dieu la voyait et de Le laisser nettoyer ce qui avait besoin de l'être. Mais quoique son orgueil eût à en souffrir, elle eut l'impression qu'enfin, au bout du tunnel, une lueur apparaissait. Au lieu de tâtonner dans le brouillard, elle retrouvait une route. Elle se rendit compte qu'en fermant son coeur à son mari, elle l'avait privé de l'affection, de la compréhension et de l'espoir dont il aurait eu tant besoin. Mais il ne suffisait pas d'en prendre conscience, il fal-

lait, incident par incident, apprendre à vivre différemment.

Un jour que son mari avait été particulièrement impoli envers elle et qu'elle sentait remonter en elle les anciennes réactions de colère, au lieu d'exploser, elle se précipita dans sa chambre, fondit en larmes, se jeta à genoux et fit cette prière: «Mon Dieu, ce n'est pas à moi de t'apprendre que mon mari n'est pas commode. Mais, s'il te plaît, montre-moi si j'ai fait quelque chose pour provoquer ces paroles si dures. — Oui, vint la réponse toute simple. Tu étais décidée à ce que les choses se fassent à ton idée.»

Elle alla le lui dire et ajouta qu'elle regrettait son entêtement. En souriant, il renchérit: «C'est vrai, tu étais drôlement décidée!»

Un incident qui, quelques mois auparavant, aurait fait un drame, jetait aujourd'hui un pont, ou du moins une passerelle, entre eux.

Les enfants ne tardèrent pas à remarquer la différence. Leur fils, qui avait été régulièrement le dernier de sa classe, passa aux premières places. Un de ses professeurs écrivit aux parents pour leur dire son étonnement devant le changement de caractère et les progrès de leur fils. Même les relations avec la belle-mère prirent un tour nouveau! Peu de temps avant la mort de celle-ci, Robert rendit cet hommage à sa femme: «Je crois que tu n'aurais pas pris meilleur soin d'elle si elle avait été ta propre mère.»

Aujourd'hui, Doris est veuve. Lorsqu'elle regarde en arrière, elle dit avec humour: «Si j'ai appris une chose — et j'ai payé ma leçon assez cher — c'est que la femme qui a toujours raison a toujours tort! Mais elle n'est pas obligée de continuer ainsi et, si elle change, tout peut changer.»

*
* * *

Paul et Monique, eux, s'étaient mariés sous de bien meilleurs auspices. Malgré l'opposition initiale de sa famille à elle, il y avait entre eux une réelle harmonie de milieux, de cultures, d'idéaux. Ils avaient de plus le sentiment profond, qui ne dépend pas seulement d'un amour mutuel, que leurs existences étaient destinées à s'unir.

Lui, qui était idéaliste, se faisait beaucoup d'illusions sur elle mais, n'ayant pas le tempérament à dramatiser les choses, il les perdit peu à peu sans traumatisme et sans que cela entamât en rien son affection pour elle.

Elle avait moins d'illusions sur lui, hormis une seule, qui était de taille: elle était convaincue que, sous son influence bénéfique à elle, il ne manquerait pas de s'améliorer considérablement et de perdre certains des défauts qu'elle lui entrevoyait. Les mois passèrent, puis une année, puis deux, et l'«influence bénéfique» s'avéra totalement inopérante.

Au bout de trois ans, Monique fut bien obligée de regarder la vérité en face: il lui faudrait vivre toute sa vie avec son mari tel qu'il était! Les deux ou trois traits de caractère dont elle souffrait particulièrement lui paraissaient alors un véritable Himalaya. C'était insupportable, il fallait que quelque chose craque. Mais quoi? Le mariage lui-même? Pour elle, il était indissoluble et le divorce n'entraînait même pas en ligne de compte. Ses nerfs? Ils étaient solides. Il lui suffit d'un coup d'oeil aux flots bouillonnants du fleuve voisin pour la convaincre que le suicide n'était pas sa vocation. Restait la perspective d'une succession infinie de journées grises et décevantes pendant, qui sait? dix, vingt, cinquante ans. Elle était trop jeune pour l'accepter.

Monique se souvint alors d'une phrase qu'elle avait entendue un jour: aucun problème ne résiste à cinq minutes d'honnêteté absolue. Elle alla dans une petite chapelle consacrée à sainte Thérèse et là, se disant qu'elle n'avait rien à perdre, elle prit son agenda et son stylo pour jouer jusqu'au bout le jeu de la franchise. Son tumulte intérieur était tel qu'il lui fallut bien cinq minutes pour que «l'honnêteté» puisse commencer à faire son oeuvre.

Elle m'a permis de noter ici quelques-unes des pensées qui lui vinrent alors: «Te souviens-tu du jour, quand tu avais dix ans, où tes parents se sont tellement disputés? Tu t'es juré que si jamais

tu te mariais, ton mariage à toi serait une réussite. C'est pour cela que tu t'acharnes tellement à transformer le caractère de ton mari. Mais quel est le mari qui a envie d'être le chef d'oeuvre de sa femme? Le tien, comme les autres, a une destinée bien à lui. A toi de la servir.

«Ton mari a un caractère difficile. Tu n'es pas une femme commode non plus. Il est impossible que votre union se déroule sans heurts. Mais quand tu es à la gare avec une valise trop lourde, qu'est-ce que tu fais? Tu prends un porteur. N'oublie pas que Dieu est toujours là, prêt à porter tes fardeaux. Vous allez trouver une unité nouvelle et donner du courage à beaucoup d'autres ménages.

«Dis la vérité à ton mari. Dis-la aussi à tes parents.»

Ici, Monique m'a avoué avoir eu un sursaut d'indignation. C'était trop demander à son orgueil. Ses parents ne manqueraient pas de lui dire: «Tu vois bien, nous t'avions prévenue.» Toutefois, les idées notées sur l'agenda formaient un tout si cohérent qu'il était difficile d'en supprimer les dernières lignes. Elle sortit de la chapelle bien décidée à passer à l'action. Une conversation à coeur ouvert avec son mari, une lettre à ses parents (ce fut la plus dure qu'elle eût à écrire de sa vie), et en l'espace de vingt-quatre heures l'Himalaya avait disparu. Ce n'était peut-être pas la fin de leurs difficultés,

mais c'était comme une aurore qui se lève.



Le bonheur et la réussite ne sont pas les seuls aspects importants du mariage. Il en est un autre qui compte énormément, tant pour le cimenter que pour le faire rayonner. Je veux parler de la création, au sens le plus large du terme.

La création des enfants, bien sûr, avec toutes les années d'abnégation que cela suppose jusqu'à ce qu'ils deviennent les hommes et les femmes de demain.

Mais aussi l'épanouissement des dons créateurs de chacun des conjoints, soutenu, épaulé par l'autre.

Enfin, l'oeuvre créatrice qu'ils peuvent entreprendre comme couple lorsqu'ils ont un engagement commun. C'est souvent dans cette ouverture créatrice sur le monde que le mariage trouve son sens et son accomplissement les plus profonds.

Dans son roman *Manalive*, G.K. Chesterton fait cette recommandation aux jeunes filles: «Si l'homme qui passe regarde à l'intérieur par votre fenêtre et essaie de vous comprendre, fuyez-le. S'il regarde au dehors et essaie de comprendre le monde, attachez-vous à lui.» Cette remarque est empreinte d'une profonde sagesse. L'amour en vase clos étouffe.

Être au service de la destinée de l'autre, c'est une des plus grandes marques d'amour qu'on puisse donner. Cela demande souvent un désintéressement considérable.

On raconte qu'un jour l'homme d'Etat anglais Disraeli devait faire un discours important à la Chambre des Communes. Sa femme l'accompagnait souvent pour l'encourager de sa présence. Ce jour-là, ils montèrent dans la calèche qui devait les emmener au Parlement. Le cocher claqua la portière et malheureusement Mme Disraeli eut les doigts cruellement pincés. Elle faillit s'évanouir. Son mari, absorbé par la tâche qui l'attendait, ne s'était aperçu de rien. Mme Disraeli, ayant dégagé sa main, s'installa dans le coin de la calèche et ne dit pas un mot de ce qui lui était arrivé, ne voulant pas que son mari ait à se préoccuper d'elle au moment où le pays avait besoin de lui.

Nous n'aurons peut-être pas à faire preuve d'un tel héroïsme, mais la leçon est valable pour tous les maris et toutes les femmes du monde. Nous savons bien, tout simplement, que d'assurer à notre mari du linge et des vêtements propres au moment où il en a besoin peut demander des sacrifices! Il en est aussi que mari et femme doivent consentir ensemble. Je pense à plusieurs ménages de ma connaissance qui s'occupent d'éducation spécialisée pour l'enfance délinquante ou pré-delinquante. Leur vie leur ap-

partient bien peu; elle appartient à ces garçons et ces filles qui viennent puiser à leur vie familiale ce qui leur a désespérément manqué dans leurs familles. Si l'intérêt de leurs propres enfants paraît quelquefois sacrifié, ceux-ci ne semblent pas en pâtir à longue échéance parce que, grâce à cet engagement commun de leurs parents, ils ont le privilège de vivre dans des foyers profondément unis.

Et nous voici revenus à notre point de départ: pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort nous sépare.

Cette exigence de fidélité est source profonde de transformation des conjoints. Il semble que, dans tous les coins du monde, à l'Est comme à l'Ouest, dans les pays industrialisés comme dans les pays en voie de développement, dans les pays communistes comme dans les pays capitalistes, on est à la recherche de cet homme nouveau sans lequel aucune société ne peut fonctionner. L'homme incorruptible, fidèle à la parole donnée, qui fait passer l'intérêt des autres avant le sien propre.

C'est peut-être de cette relation intime d'amour et de fidélité librement choisie que jaillira cet homme nouveau. Si le mari et la femme sont fidèles l'un à l'autre, si ceux qui les approchent peuvent apprendre le secret de cette fidélité, alors nous pourrons voir des politiciens fidèles aux pro-

messes qu'ils ont faites à leurs électeurs, des industriels soucieux du développement et de la destinée de ceux qu'ils emploient, des ouvriers préoccupés de satisfaire les besoins du monde en produits et en services.

D'une relation intime et privilégiée peut jaillir un bien général. Cela vaut la peine d'y réfléchir. En tirant un trait, comme on le fait si vite de nos jours, sur la fidélité dans le mariage, on risque de tirer un trait aussi sur la confiance, sans laquelle il n'est pas de vie en société possible. En respectant cette exigence dans l'amour, nous pourrions voir se réaliser ce que nous souhaitons le plus ardemment pour nos communautés nationales.

CHAPITRE IX

L'EXPLOSION DE LA MATERNITÉ

Dans le numéro d'août 1975 de *Marie-Claire*, l'auteur d'un article sur *La Femme, cette inconnue* tient le raisonnement suivant: Pour la première fois dans l'histoire humaine, grâce au développement des techniques contraceptives, la femme a la liberté de choisir si oui ou non elle veut être mère. Or, depuis des millénaires, la condition féminine était irrévocablement liée à la maternité. Donc, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, nous allons pouvoir découvrir ce qu'est véritablement une femme.

Ce raisonnement, à mon avis, a quelque chose d'un peu acrobatique. Ce n'est pas nécessairement en tirant un bateau sur la terre ferme que l'on découvrira mieux sa nature véritable. N'est-ce pas plutôt en le lançant en pleine mer? De même, s'il est vrai qu'il y a quelque chose de limité à ne considérer la femme qu'en rapport avec la maternité biologique, ne pourrait-on pas faire des découvertes intéressantes en étudiant la

maternité dans la plénitude de toutes ses dimensions — biologique, humaine et spirituelle, universelle?

Il existe, c'est bien évident, un instinct maternel proprement animal que nous avons en commun avec les mammifères, les oiseaux et même les reptiles, et qui dépasse en intensité l'instinct de conservation, pourtant fondamental. Les animaux risquent leur vie pour défendre les petits, et en période de disette — comme par exemple sous l'occupation en France — que de mères prétendaient n'avoir plus faim pour augmenter un peu la ration de leurs enfants. Si cet instinct est si puissant, c'est sans doute parce qu'il joue un rôle capital dans la survie des espèces. Dans le royaume animal, si la mère et ses petits ne trouvaient pas tant de plaisir à leur contact mutuel, les petits se perdraient et seraient la proie du premier prédateur venu. A un autre niveau, chez les humains, nous savons bien que si nous n'avions pas le sentiment que notre bébé était le roi du monde, nous n'aurions peut-être pas la patience nécessaire pour laver ses couches, supporter ses bêtises, et consacrer quinze ou vingt ans de notre existence à l'élever.

Chez les animaux, l'instinct maternel est contenu à l'intérieur de limites bien précises et il s'arrête le plus souvent avec l'allaitement. L'éducation des enfants des hommes est beaucoup plus

longue et elle pose un problème de tout autre nature: il ne s'agit pas simplement de former un adulte capable de survivre et de se débrouiller tout seul, il s'agit de former un être social. Dans la tribu primitive, pour qu'il puisse s'intégrer au groupe, il faudra lui apprendre toutes les coutumes, les rites, les tabous. Et quand il s'agit d'une société dite civilisée, on a le vertige si l'on s'arrête pour réfléchir à tout ce que l'enfant devra apprendre avant de pouvoir occuper sa vraie place.

Les choses se compliquent encore du fait que, de nos jours, il n'y a plus de consentement général pour les valeurs essentielles à notre civilisation. Une jeune femme africaine me disait: «Comme c'est difficile pour vous d'élever des enfants! Chez nous, tout le monde est d'accord sur ce qu'ils doivent apprendre, et les enfants l'apprennent auprès de tous les adultes. Au village, n'importe quel homme ou femme peut entreprendre de corriger un enfant et l'on sait qu'il inculquera exactement les mêmes principes que ses propres parents s'ils s'étaient trouvés sur place. L'enfant, de son côté, doit le même respect à tous ses aînés. Tandis que chez vous, chacun a sa propre idée, et personne ne peut deviner ce que quelqu'un d'autre veut apprendre à son enfant. Par conséquent, chacun reste seul pour éduquer les siens. Chaque famille a sa marque préférée de café et son espèce préférée d'éducation!»

Sur un plan plus profond, la question se pose ainsi: quel usage l'enfant d'aujourd'hui, l'adulte de demain fera-t-il du libre choix que lui confère son humanité? Sera-t-il un serviteur ou un exploiteur? Dans un monde où nous sommes de plus en plus interdépendants, il est vain d'espérer que tel ou tel membre de la société pourra poursuivre son petit bonhomme de chemin sans affecter ses semblables. Ou bien nous sommes au service de l'épanouissement le plus complet de l'autre personne, de l'autre race, de l'autre classe, de l'autre pays, ou bien nous les mettons au service de notre confort, de notre profit, de notre recherche du pouvoir. L'enfant qui n'apprend pas à servir apprend à exploiter.

Mme Irène Laure, ancien député socialiste, s'adressait un jour à un auditoire d'étudiants. Elle annonça qu'elle allait parler d'exploitation et ce titre fut accueilli avec beaucoup de joie par ces étudiants très orientés politiquement. «La première exploitation dont je voudrais parler, dit-elle, est l'exploitation des parents par les étudiants.» La consternation fut générale, mais Mme Laure avait gagné l'attention de son public!

Oui, quel usage le petit d'homme devenu grand fera-t-il de sa faculté de choisir librement? Nous sentons, comme parents, que notre responsabilité est engagée dans la réponse à cette question, mais comment nous y prendre? L'instinct n'est pas un guide sûr; les modèles que nous ont

légus nos parents semblent débordés, dépassés par l'évolution du monde moderne. Les livres, les théories des experts se contredisent à plaisir. Existe-t-il un fil conducteur pour nous sortir de ce labyrinthe?

Deux constatations me semblent jeter une grande lumière sur ce sujet. D'abord, nous ne transmettons réellement à nos enfants que les valeurs auxquelles nous croyons profondément. Nos paroles, nos bonnes intentions pèsent de très peu de poids en regard de la réalité de notre vie, devant l'enfant qui nous observe. En fait, les moments où nous sommes les meilleurs éducateurs sont peut-être ceux où nous ne cherchons à éduquer personne, mais où nous réagissons simplement, profondément, devant une situation de crise. L'enfant qui nous regarde tire ses conclusions et ne les oublie plus jamais.

Je connais un jeune Australien qui a été élevé dans une famille d'agriculteurs peu fortunés. Il se trouva qu'au terme d'une année particulièrement difficile, le jour de Noël il n'y avait presque rien à manger à la maison. Il avait huit ans. Sa mère, en servant le maigre déjeuner qu'elle avait pu préparer, lui dit: «Vois-tu, mon garçon, cette année, nous n'avons sans doute pas suffisamment donné.» La mère se faisait peut-être autant cette réflexion à elle-même qu'à sa famille, mais la leçon de générosité, de confiance dans

la vie s'était imprimée pour toujours dans la vie du garçon.

La seconde constatation, c'est que nous pouvons cultiver une graine jusqu'à ce qu'elle ait produit un arbre et que cet arbre à son tour porte du fruit, mais nous ne pouvons pas fabriquer la graine. L'enfant naît avec en lui un incroyable potentiel de dons et d'absence de dons, de points forts et de points faibles, de possibilités pour le bien et pour le mal. Il naît aussi avec un instrument intérieur qui lui permet de distinguer le bien du mal. C'est la conscience, mais c'est plus que la conscience: c'est la boussole intérieure dont nous avons déjà parlé, qui est à la fois si sensible et si précise.

Il est de bon ton aujourd'hui de nier l'existence de cette conscience innée. On dit et on répète sur tous les tons que la morale est une superstructure culturelle inventée de toutes pièces et imposée de l'extérieur à l'individu. Certes il existe des gens quelque peu hypocrites qui cherchent à imposer à autrui un code moral qu'ils se dispensent de pratiquer eux-mêmes, sinon dans la lettre, du moins dans l'esprit. Mais de là à dire que ce sont eux qui ont inventé ce code moral, il y a loin!

On a beau souligner les divergences entre les coutumes de tel et tel peuple («Vérité en-deçà des Pyrénées, erreur au-delà,» disait déjà Pascal), on est plus frappé encore par la convergence

extraordinaire des valeurs proposées par les différentes civilisations au cours des siècles et dans les différents points du globe. Certains textes nous parlent du fond des âges avec une fraîcheur remarquable et viennent nous confirmer que d'un millénaire à l'autre, d'un continent à l'autre, la nature humaine est étonnamment semblable à elle-même. Le respect de la parole donnée, le respect de la vie et du bien d'autrui, la pureté, le courage, la fidélité dans l'amour et dans l'amitié, le sacrifice, l'amour désintéressé pour les autres sont des valeurs trop universelles pour avoir été inventées de toutes pièces.

Elles correspondent à quelque chose de plus profond: c'est cette graine de conscience que l'enfant apporte au monde en naissant. L'éducation moderne insiste beaucoup sur le développement des dons de chacun: l'un est doué pour la musique, l'autre pour les mathématiques, celui-ci pour le dessin, celui-là pour la mécanique ou le jardinage. Mais ce don, le plus précieux de tous qui permet de distinguer le bien du mal et de choisir librement le bien, est celui qui demande le plus à être nourri, encouragé, cultivé. C'est lui qui nous rend véritablement libres et véritablement égaux.

L'existence de cette boussole, de cette voix intérieure, si vous voulez, est un fait d'expérience. L'expérience consiste à faire silence, sans plus écouter en nous les raisonnements spécieux qui tendent à justifier nos désirs immédiats.

Alors cette voix parle, simplement, clairement, à l'enfant comme à l'adulte.

Un petit garçon, semblable en cela à beaucoup de petits garçons et à la plupart des chats, détestait le savon. Depuis dix minutes, il piétinait devant son lavabo, refusant de faire sa toilette. La maman, exaspérée, quitta la pièce. Elle entendit bientôt une voix qui criait: «Maman, qui est-ce qui me dit: lave-toi, lave-toi?» Docile à l'appel intérieur, le petit garçon se débarbouilla sans plus faire d'histoires. Il avait deux ans et demi!

Bien sûr, la volonté propre ne cède pas toujours aussi facilement. Une fillette à qui, dans des circonstances différentes, sa mère avait proposé un moment de silence pour écouter la voix intérieure, la regarda d'un air provocant et dit: «Elle me parle en anglais, je ne comprends pas!» Ruse transparente qui ne faisait que confirmer que la voix avait parlé clairement et en excellent français!

Je connais une mère qui, encouragée par des expériences semblables, décida qu'elle serait pour ses enfants toujours aussi exigeante que leur propre conscience, sachant que chaque compromis qu'elle tolérait diminuait la vigueur de ce guide intérieur de ses enfants. C'était une décision difficile. Il y a toujours un moment où l'on est fatigué, harassé — ou bien c'est un invité qui est là — et l'enfant en profite. Mais il sera un jour reconnaissant à ses parents d'avoir su être l'écho fidèle de son exigence intérieure.

S'adonner consciemment à la tâche de développer dans nos enfants cette faculté de libre choix est une garantie contre une des plus fortes tentations de la maternité: considérer que notre enfant nous «appartient» et tenter de contrôler son développement selon nos désirs, nos revendications, peut-être même nos frustrations. Un directeur d'école de mes amis me racontait avec humour les visites de parents qui lui amenaient des petits garçons de sept ans et qui avaient déjà décidé que celui-ci ferait l'école polytechnique, ou celui-là une carrière dans la marine!

Néanmoins, pour se développer, la liberté a besoin d'un cadre. Dans un livre très émouvant, *Cati ou l'enfance muette*, Denise Herbaudière raconte l'épopée qu'a été pour elle l'éducation de sa fille handicapée. Dans son chapitre de conclusion, elle écrit ceci, qui s'applique tout autant à l'enfant normal: «Paradoxalement, l'apprentissage de la liberté et la pratique de l'autonomie et de l'initiative passent par le contrôle. On ne peut donner son autonomie qu'à un être raisonnable. L'autonomie croît en fonction d'un auto-contrôle dont je pallie les défaillances par un contrôle de secours extérieur pour ne pas la laisser dégénérer en gâchis. Certains professionnels ont du mal à comprendre que tout ce qui affaiblit l'auto-contrôle, comme une permissivité débridée, va à l'encontre d'une extension de

l'autonomie... Je suis bien forcée de fixer des frontières qui tiennent compte de la «loi du groupe» familial comme des besoins des autres, mais la liberté qui s'exerce à l'intérieur d'un cadre, même restreint, s'appelle toujours la liberté et je peux en élargir les limites à mesure que se développe le pouvoir de ma fille sur elle-même.» (1)

L'enfant comprend parfaitement, accepte et même aime ces limites. Une mère de ma connaissance, exaspérée par son fils de six ans qui lambinait dans son bain depuis un quart d'heure, eut un mouvement d'impatience et lui appliqua une tape vigoureuse sur le derrière. Au moment du coucher, la marque de la main avec les cinq doigts était encore visible en rouge et la maman ne se sentait pas trop fière. Néanmoins, objectivement, l'enfant avait dépassé les bornes. Elle lui dit: «Je ne sais pas si c'est une bonne ou une mauvaise chose, mais la patience des mères a une limite. Tu as dépassé cette limite et c'est pour ça que tu as reçu une tape.» Le garçon conclut philosophiquement: «Je crois plutôt que c'est une bonne chose.»

L'enfant, et surtout plus tard l'adolescent, peuvent s'opposer vigoureusement aux limites qu'on tente de leur imposer. Mais il ne faut pas s'y tromper: bien souvent ce n'est pas tant pour faire annuler l'interdiction, que pour voir si l'adulte tient ferme et croit vraiment au principe

qui l'a motivée. Une des mes amies canadiennes a élevé quatre fils, aujourd'hui adultes. Une des règles de la vie familiale était qu'à l'âge de quinze ans, le garçon devait être rentré à minuit. Chacun des garçons successivement se rebella contre cette règle, à laquelle pourtant il était bien obligé d'obtempérer. Un jour, le garçon qui avait quinze ans à l'époque parlait d'un de ses camarades: «Pauvre Richard, dit-il. Ses parents ne l'aiment pas vraiment, ils le laissent rentrer à n'importe quelle heure!» La mère, bien entendu, ne fit pas le moindre commentaire, mais elle prit bonne note de cette réflexion.

Venons-en maintenant à une dimension totalement différente de maternité, que l'on considère trop rarement. Qui d'entre nous n'a pas connu de femmes, qu'elles soient célibataires ou mariées, qui sont des mères pour un quartier tout entier, pour une ville, pour un peuple? J'ai rencontré dans l'enseignement des femmes étonnantes qui parviennent à être une mère pour des centaines d'enfants, et même pour leurs parents! Ceux qui ont connu Madeleine Delbrêl à Ivry gardent certainement le souvenir d'un des exemples les plus rayonnants de cette «maternité universelle.» Chez elle, chacun était chez soi, quelle que soit sa conviction, sa souffrance, sa croyance ou son incroyance.

La majorité d'entre nous, qui ne sommes pas

des êtres d'exception, avons à jouer notre rôle dans cette «maternité universelle.» Dans *Réussir*, Michel Quoist écrit: «C'est un fait que le monde moderne est un monde masculin. La femme n'y joue pas le rôle qu'elle devrait y jouer. Il lui faut d'une part retrouver son originalité par un épanouissement de sa féminité, elle ne peut sans cela s'accomplir et remplir sa mission vis-à-vis de l'homme; il lui faut d'autre part prendre sa place dans la construction du monde. En face de la prépondérance exigeante et envahissante de la matière, c'est à elle en premier que revient la responsabilité d'être témoin et mère de l'humain... Le monde moderne a été bâti sans la femme. Il a souffert de l'absence d'une mère, il est inhumain... Ce que la femme est à l'homme dans la construction du foyer, elle doit l'être à la société dans la construction du monde. La femme est tout accueil: accueil de l'homme, accueil de l'enfant, accueil au foyer. Elle doit être dans le monde celle qui se souvient des hommes, celle qui fait attention aux hommes, celle qui écoute ses aspirations profondes au-delà des corps à nourrir.» (2)

C'est seulement dans cette perspective-là qu'être mère prend tout son sens.

CHAPITRE X

AU FOYER

En 1975, pour la première fois, Simone de Beauvoir a accepté d'être interviewée à la télévision. Vers la fin de cette émission passionnante qui dura environ une heure, la question suivante lui fut posée: «Madame de Beauvoir, vous avez mené à bien la campagne pour la contraception, puis la campagne pour l'avortement, quel va être le thème de votre prochaine campagne?» Elle répondit sans la moindre hésitation: «Le travail ménager. Nous allons organiser des grèves contre le travail ménager.» Et cette question prend en effet sa place au tout premier rang des préoccupations idéologiques de notre époque.

Le rôle respectif des sexes dans les responsabilités ménagères est devenu un sujet de discussion à la mode. Il y a quelques années, une comédie parisienne, *Le Babour*, abordait le paradoxe de façon très amusante. La mère de famille occupait un poste de grutière et partait le matin de bonne heure pour travailler sur sa grue, tandis

que son mari et, je crois, son frère, restaient à la maison et s'accommodaient fort bien des soins à donner au bébé (le babour en dialecte), du nettoyage de la maison et de la préparation des repas. Ce qui était présenté alors au théâtre comme une situation burlesque est considéré aujourd'hui comme une possibilité courante parfaitement réaliste. J'ai entendu il y a peu de temps un jeune homme de vingt-cinq ans revendiquer pour lui-même et pour les hommes le droit d'interrompre leur carrière pendant deux ou trois ans pour se consacrer aux travaux ménagers s'ils en avaient le goût. Pour être bien sûr de ne pas faire de *sexisme*, on parle très sérieusement de modifier les livres de l'école primaire et de remplacer la petite fille en tablier classique qui fait de la pâtisserie à côté de sa maman par une fillette en salopette armée d'un rabot à un établi de menuisier.

Ce qui se perd complètement dans cette controverse, c'est le sens réel du travail ménager et de la création du foyer. Une femme que je connais bien habitait une maison sans grand confort, dans un quartier populaire. Presque chaque soir, son fils ramenait des petits camarades pour jouer après l'école. Un jour, un peu agacée par tous ces pieds boueux et ces allées et venues bruyantes dans l'escalier, elle demanda à son fils: «Mais enfin, pourquoi est-ce que tu ramènes toujours

les camarades à la maison? Pourquoi est-ce que vous n'allez jamais chez l'un des autres?» Son garçon ne manquait pas de perspicacité. Après un instant de réflexion, il lui répondit: «Tu comprends, d'abord toi, tu leur donnes un biscuit. Et puis, ensuite, tu me veux toujours.»

Il me semble que cette réponse résume parfaitement le sens profond du foyer: le geste et l'accueil. Le geste, parce que dans un foyer ce ne sont pas les théories ni les mots qui parlent le plus fort — en fait, ils sont bien vite percés à jour. Ce qui compte, c'est le geste vrai — le biscuit — celui qui a coûté quelque chose en efforts, en imagination, en service. Et puis, l'accueil. «Toi, tu me veux toujours.» Cette porte ouverte, non seulement pour la famille, mais pour le voisinage et pour le monde entier, cet accueil qui coûte parce que l'on est sans cesse dérangé dans ses projets et dans son confort, mais qui signifie que l'être le plus proche de vous, ou l'étranger, peut entrer à n'importe quel moment, déposer son fardeau et trouver la force et la vision pour continuer sa route.

Si c'est vraiment cela qui compte dans la création d'un foyer — le geste qui traduit une intention de désintéressement et d'amour, l'accueil sans limites ni frontières — alors il s'agit d'un art et nous n'aurons pas assez d'une existence entière pour l'apprendre et l'exercer.

J'aimerais illustrer ce texte par l'exemple d'une de mes amies, célibataire, qui a fait une brillante carrière de musicienne et de professeur de musique.

Elle disposait d'un appartement avec un salon, un piano, vingt-cinq chaises ou tabourets, dans une ville universitaire où se trouvent sept mille étudiants étrangers. Elle se demandait comment utiliser ces atouts et décida de mettre en pratique ce qui est dit dans la Bible: «Tu prendras soin de l'étranger qui est dans tes portes.» En quelques années, grâce à elle, trois mille cinq cents de ces étudiants étrangers non seulement ont été reçus pour la première fois dans un foyer français, avec musique et nourriture de chez eux, mais ils ont été écoutés, aidés parfois à sortir de leur solitude et de leurs angoisses pour leur pays.

A la suite des événements de mai 1968 qui affectèrent profondément l'école où elle enseignait, elle recevait chez elle un soir un des jeunes meneurs du mouvement, fils de vigneron, et un syndicaliste retraité du métro parisien qui, espérait-elle, aiderait le jeune homme à saisir certaines des réalités de la lutte ouvrière. La conversation marchait bon train et les arguments fusaient comme les balles dans un championnat de ping-pong. Voilà qu'on sonne à la porte: c'était une visite inattendue du vicaire général du diocèse! Il fut aussitôt inclus dans le cercle et, à la chaleur de ce foyer rayonnant, ces hommes

venus d'horizons et de générations si différents surent s'écouter et se respecter mutuellement. Au cours de la soirée, le jeune homme avait admiré une croix de bois florentine, un objet que mon amie elle-même aimait beaucoup. Au moment du départ, elle décida de la lui offrir. Très ému, le jeune homme l'emballa précieusement dans un papier de chocolat et emporta, avec son trésor, une vision nouvelle de l'existence. Quant au vicaire général, il avait eu là un contact et un échange comme on en a rarement.

Dans une perspective pareille, pas question de monotonie. D'ailleurs, être une bonne maîtresse de maison et une bonne mère de famille demande une variété de connaissances incroyable dans une série de domaines qui, en eux-mêmes, sont des métiers complets. A titre d'exemple, en voici une liste qui est loin d'être exhaustive: puériculture, pédagogie, diététique, cuisine, pâtisserie, blanchisserie, teinturerie, repassage, menuiserie, ébénisterie, électricité, plomberie, physique et chimie, économie et comptabilité, peinture, décoration, médecine, et j'en passe. De plus, il faut avoir la souplesse nécessaire pour voltiger de l'un à l'autre de ces métiers en l'espace de quelques minutes et sans perdre la tête.

Evidemment, ce qui compte avant tout, c'est l'intention qui est traduite par le travail accompli au foyer. Ainsi un linoléum bien astiqué peut

vouloir dire mille choses très différentes: soit «j'ai fait mon devoir», soit «j'ai peur de ce que penserait ma belle-mère si elle arrivait à l'improviste», soit «je ne suis pas comme la voisine qui laisse aller son ménage», soit «la vie est belle et elle mérite un sol bien astiqué.» Curieusement, et alors qu'on pourrait croire qu'il s'agit du même linoléum, nous ressentons très vite lequel de ces messages il est chargé de transmettre. Ou bien nous nous sentirons à l'aise et à l'unisson d'une maisonnée où règnent la satisfaction et la gaieté, ou bien nous nous sentirons vaguement coupables de poser les pieds sur ce chef-d'oeuvre!

Dans un de ses romans, Laurens van der Post écrit ceci: «Il y a une profonde interdépendance entre le monde du dehors et le monde du dedans. Une expérience valide dans l'un est aussi valide dans l'autre. Partout où l'on réussit à déchiffrer le code par lequel leur signification est transmise de l'un à l'autre, cette validité est si marquée que l'on se demande s'il s'agit réellement de deux dimensions différentes et non pas de deux aspects d'un même tout. Le monde visible étant simplement l'esprit vu du dehors; l'esprit, le monde du dehors vu du dedans.» (1) Si l'auteur applique ces paroles à la nature, à ces hommes, ces animaux, ces plantes de son Afrique bien-aimée où se situe l'action du roman, nous pouvons légitimement appliquer ce qu'il dit à nos foyers. A nous de «déchiffrer le code» qui relie

le monde extérieur au monde intérieur.

Le don d'accueil illimité est bien rarement inné chez la maîtresse de maison. Il est plutôt le fruit d'une discipline et d'un apprentissage. Ceux-ci sont tantôt imposés du dehors par le milieu culturel, tantôt choisis du dedans comme une véritable vocation. Pour moi, femme occidentale en milieu urbain, la tentation d'indépendance est extraordinairement forte. Dans ces circonstances, le visiteur inattendu devient le dérangeur de projets et l'on entre dans le cercle vicieux de l'individualisme et de l'isolement.

J'aimerais illustrer ici par deux exemples personnels ce que j'entends par l'apprentissage de l'hospitalité. Un jour que je me trouvais en plein ménage, un fichu noué sur la tête à la va-comme-je-te-pousse, on sonne à la porte. C'était un jeune ménage étranger très sympathique dont nous avons fait la connaissance un an auparavant et qui devait repartir sous peu. Au lieu de les accueillir chaleureusement et de m'excuser du désordre qui régnait dans l'appartement, je me figeai sur place et je dis: «Vous n'aviez pas annoncé votre visite pour ce matin, n'est-ce pas?» Triomphe absolu de la préoccupation de soi sur la simple amitié! Tout ce que je fis par la suite ne parvint pas à dissiper tout à fait la gêne causée par ma première réaction. C'est pendant la première seconde que la personne qui a frappé

à notre porte et se tient sur notre seuil sait si elle est la bienvenue ou non. Nous n'avons pas le temps de nous préparer à faire bonne figure, il faut que l'accueil soit là, disponible, instantané, si j'ose dire, à fleur de peau. La honte que je ressens encore à l'évocation de ce petit épisode m'a sauvée par la suite de bien des déboires!

Il y a une autre leçon d'hospitalité que je ne suis pas près d'oublier. Je travaillais alors à la maison du Réarmement moral à Boulogne-sur-Seine, qui fonctionnait comme une véritable ambassade. Nous recevions pour quelques jours une délégation asiatique comprenant entre autres des Coréens qui, après avoir cruellement souffert sous l'occupation japonaise, avaient décidé de pardonner à ce pays. Leur histoire était si émouvante qu'elle touchait profondément tous les Japonais qui l'entendaient et nous voulions leur faire rencontrer un certain nombre de Japonais résidant à Paris.

C'était une chaude journée d'été et nous avions prévu un dîner au jardin pour huit heures. A sept heures et demie, tout était prêt: les petites tables installées dehors et le grand buffet dans la salle à manger offraient un coup d'oeil splendide. A ce moment-là, coup de téléphone: un nouveau groupe de quatre ou cinq personnes acceptaient de se joindre au dîner. Il fallait rajouter une table et je me remis à la tâche avec tout ce que je pus

rassembler de bonne grâce. A huit heures moins cinq, tout était de nouveau parfaitement agencé. Mais le téléphone se remit à sonner et l'on m'annonça qu'il fallait rajouter une table pour six. Il allait falloir bouleverser encore une fois la magnifique ordonnance de la porcelaine et de l'argenterie! Cette fois, il ne me restait plus de bonne grâce du tout, mais au contraire un sentiment de frustration tellement vif que je restai comme paralysée au milieu de la salle à manger, incapable de prendre la moindre initiative.

Quelqu'un vint à la rescousse, une table fut ajoutée in extremis et les invités arrivant à huit heures ne se doutèrent de rien. Mais, pour moi, j'avais touché les limites de mon hospitalité! On alluma les lanternes dans le jardin et, après le café, on se réunit à la bibliothèque. Bref, ce fut une soirée inoubliable et je me suis souvent demandé si ce n'étaient pas justement les invités de la dernière heure qui en avaient le plus profité...

J'aimerais ouvrir ici une parenthèse sur la question des communautés. Vivre en communauté plutôt qu'en cellule familiale réduite est un concept à la mode. J'en parle en connaissance de cause, ayant moi-même vécu en communauté, d'abord comme célibataire, puis comme femme mariée, enfin comme mère de famille. En regardant en arrière, j'estime que cette expérience de vie communautaire a été totalement positive et ne

l'a été que parce que certaines conditions ont été remplies: d'abord, nous avons un idéal et des buts communs extérieurs à la communauté elle-même. Ensuite, nous savions, et nous avons accepté, que la qualité et la quantité de service qu'une famille communautaire exigerait de nous seraient plus grandes que dans une famille restreinte.

L'illusion de base qui a causé la faillite de tant de tentatives communautaires est la suivante: il y aura plus d'épaules pour porter mon fardeau, donc mon fardeau sera plus léger, qu'il s'agisse du travail ménager ou des difficultés de l'existence. Or, en fait, c'est le contraire qui se passe, nous avons à fortifier nos propres épaules pour pouvoir porter les fardeaux des autres, sinon on aboutit inévitablement à l'exploitation des uns par les autres, soit des célibataires par les gens mariés, soit le contraire, et c'est la porte grande ouverte aux critiques, aux comparaisons, à l'amertume. Si les relations humaines constituent l'essentiel de la vie de famille, il est évident que ces relations seront plus complexes dans une communauté que dans une famille classique. Il n'en reste pas moins qu'une vie de communauté réussie est une source d'infinies richesses.

Pour revenir à nos foyers, si les rôles sont différents pour chacun, il est indéniable que nous ne nous sentons bien dans notre peau que lorsque

nous occupons une place définie dans la société. Cela implique des restrictions, mais cela confère une dignité, sans laquelle nous sommes comme égarés dans le monde. Pour nous, femmes, avant de rejeter en bloc notre place privilégiée au foyer, avec ses servitudes et sa grandeur, nous ferions bien de réfléchir à deux fois par quoi nous pensons la remplacer et de nous assurer, non pas seulement que nous gagnerons au change, mais que le monde y gagnera.

CHAPITRE XI

AU TRAVAIL

Ce chapitre va être celui des points d'interrogation et ceci pour une raison bien simple. Le travail féminin a fait l'objet de tant d'études, de tant de commissions, de tant de statistiques et de tant de controverses que je serais malvenue de venir ajouter ma pelletée de terre à cette montagne. Mais après avoir rencontré les membres des commissions, feuilleté les statistiques, écouté les discussions, j'en suis arrivée à la conclusion que certaines des questions fondamentales n'étaient jamais posées, et c'est celles que je voudrais essayer d'aborder.

Une remarque préliminaire importante: pour l'immense majorité des femmes, le travail n'est pas une question qui se pose, mais une nécessité qui s'impose. L'Asiatique qui se penche sur une rizière, l'Africaine qui cultive dans la brousse son carré de manioc; la fille de mineur qui prend son car à cinq heures du matin pour aller tra-

vaiquer en filature à Lille ou à Roubaix; la doctoresse ou l'enseignante qui exerce la vocation pour laquelle elle a été longuement formée; la femme seule, chargée de responsabilités de famille; la femme mariée dans les pays ou dans les couches de population où il est impossible de joindre les deux bouts sur la base d'un salaire unique; aucune d'elles n'a le loisir, le goût ni la possibilité de se poser la moindre question. Pour elles, le travail fait partie de la vie comme le boire ou le manger, ce en quoi, d'ailleurs, elles ne diffèrent pas des hommes. Ménie Grégoire, dans son livre *Le Métier de Femme*, faisait remarquer que la condition féminine n'est ni une malédiction dont il faut chercher à se libérer à tout prix, ni une vocation au niveau de laquelle il faut se hausser à coup d'efforts démesurés, mais bien plus simplement un état, notre état. On peut appliquer au travail cette remarque pleine de bon sens.

Là où la question se complique, c'est que la femme doit, parallèlement à son travail, mettre au monde les enfants et les élever. Dans certains cas, le conflit n'est pas très aigu. Je pense par exemple à ce que j'ai pu voir et comprendre de la vie du village africain. La mère vaque à ses travaux en portant le petit bébé sur son dos. Plus tard, il joue, assis par terre à côté d'elle. De plus, chaque enfant n'est pas seulement l'enfant de sa mère, mais celui de

toute la communauté. N'importe quel adulte, voyant un enfant en danger — ou en rupture de ban — se sent la liberté d'intervenir. Ainsi, l'enfant est protégé de tous côtés. Même en ville, les liens de la famille élargie, de la famille tribale, restant très étroits, la mère de famille peut toujours trouver pour l'aider soit une personne âgée, soit une toute jeune fille, dont elle prendra la responsabilité.

Ceux qui connaissent l'Asie m'affirment que là aussi les enfants sont les enfants de toute la communauté, en un sens totalement inconnu à notre société occidentale individualiste. Il est clair par conséquent que les questions qui se posent avec tant d'acuité sont en fait particulières à la société urbaine occidentale et sont de plus teintées émotivement par la campagne contemporaine d'émancipation féminine. C'est ici que je vois poindre insidieusement mon armée de points d'interrogation.

D'abord, le travail professionnel est-il aussi libérateur pour la femme qu'on a bien voulu le dire? Déjà à l'époque des premiers balbutiements du féminisme, G.K. Chesterton avait lancé cette boutade: «Des milliers de femmes se sont levées pour proclamer: nous ne nous laisserons plus dicter ce que nous avons à faire! Puis elles s'empressèrent de se rasseoir pour devenir sténo-dactylographes.»

Je ne vois pas pourquoi, par exemple, une mère de famille qui s'occupe chez elle de tout jeunes enfants est esclave alors qu'une puéricultrice, dans une crèche, faisant exactement le même travail auprès des mêmes enfants, serait «libérée.» Je n'y vois que deux différences réelles: d'une part, la puéricultrice sort de chez elle et rencontre quelques collègues; d'autre part elle reçoit son argent de l'administration ou de l'entreprise qui gère la crèche au lieu de le recevoir de son mari. Elle est d'ailleurs tenue, avec cet argent, d'après les nouvelles lois, de contribuer dans la mesure de ses ressources au budget familial.

Nous aurons l'occasion de revenir sur la question de l'isolement de la mère au foyer. Mais il vaut certainement la peine de remettre en question l'axiome selon lequel c'est sa rémunération qui rend un travail libérateur. Certaines revendications légitimes suivent leur cours à travers les instances appropriées, comme par exemple: à travail égal, salaire égal. Mais au-delà d'un certain seuil de décence reconnu par tous, il convient de se demander si le travail est dévalorisé par le manque d'argent ou dévalorisé par le manque d'amour.

Certains travaux sont plus faciles à aimer que d'autres, mais l'excuse est trop facile. Le psychologue Viktor Frankl écrit: «L'homme (et le terme inclut ici naturellement la femme) ne doit pas

tant demander ce qu'il peut attendre de la vie, mais plutôt comprendre que la vie attend quelque chose de lui. On peut aussi l'exprimer ainsi: en dernière analyse, l'homme n'a pas à demander quel est le sens de sa vie mais doit plutôt réaliser que c'est lui-même qui est mis en question. La vie lui pose des problèmes. A lui d'y répondre en étant responsable.» (1) Comme on l'a vu dans un autre chapitre, il ne parle pas à la légère. C'est aux travaux de terrassement d'un camp de concentration qu'il a dû appliquer cette philosophie. La sagesse populaire l'exprime d'une autre façon: «Le bonheur ne consiste pas tant à faire ce qu'on aime qu'à aimer ce qu'on fait.»

Je n'envie pas particulièrement le travail d'une vendeuse de grand magasin. Toutefois, lorsque j'ai entendu derrière son comptoir une jeune personne, qui était payée à la fois au fixe et à la commission, dire à sa voisine: «J'ai travaillé le mois dernier parce que je voulais me payer un manteau. Ce mois-ci je me repose», je me suis demandé si ce n'était pas elle-même qui dévalorisait son propre travail. Elle se contentait en effet de toucher son fixe et restait assise sur un tabouret, sans prêter la moindre attention aux clientes qui examinaient son comptoir. Ce qui fait la valeur d'un travail, c'est certainement autant ce que nous y mettons que ce que nous en retirons.

Je connais une femme qui occupait un poste

assez élevé dans l'administration. A la suite de divers remaniements, elle fut reléguée à un poste subalterne où elle avait à rédiger un courrier qui, à ses yeux, ne présentait pas grand intérêt. Le « je m'en fichisme » s'installa chez elle, bientôt suivi par l'amertume. Un beau jour, dégoûtée d'elle-même, elle décida de donner son maximum, même aux tâches qui lui paraissaient les plus ingrates. Non seulement elle y retrouva la joie, mais au bout d'un certain temps de l'avancement!

Revenons-en au cas rare encore, mais dont on espère qu'il se multipliera, où la femme a le choix entre toute une gamme de solutions: rester à son foyer, travailler à mi-temps, travailler à plein, faire successivement l'un ou l'autre. Cette liberté extérieure ne suffira peut-être pas à assurer la liberté tout court: il reste la question fondamentale des mobiles qui nous font agir. Lors d'une enquête sur *La Femme libre de ses choix*, à laquelle j'ai participé, une secrétaire parisienne, mère de deux enfants, répondit:

«Ce n'est pas tout à fait le couteau sur la gorge qu'on décide d'être une femme qui travaille plutôt qu'une femme au foyer. Mais il y a la pression sociale, les journaux qui nous répètent à longueur de page: le standing, les beaux vêtements, etc. On rabaisse la mère de famille qui construit des vies alors qu'on glorifie le chirurgien

gien, par exemple. Ce n'est pas normal. Oui, je travaille. J'ai choisi le pavillon, l'espace pour les enfants, les vacances à la mer. Je me sens en complète contradiction avec moi-même, c'est terrible!» (2)

En réponse à la même enquête, une autre Parisienne, mère de deux jeunes enfants, écrivit ceci:

«Je ne considère jamais les occasions d'être ou d'agir en dehors de mon foyer comme un dû, mais comme une façon de servir les autres. Alors, servir les autres au dehors ou servir mon mari et mes enfants, cela revient au même. La vie est un tout et c'est profondément satisfaisant. Une femme à notre époque ne peut plus se contenter de s'occuper de son foyer sans se préoccuper de la société et du monde dans lesquels son foyer s'insère. Il faut, d'une façon ou d'une autre, qu'elle en prenne la responsabilité, soit en agissant à travers son foyer qui sera ouvert à l'extérieur, soit en répondant à un appel ou à une vocation à l'extérieur de son foyer. Je ne pense pas que des enfants souffriront d'être dans une crèche, sous garde d'une aide ou d'une grand-mère pendant certaines périodes de leur vie si la mère est à l'extérieur pour des bonnes raisons...

«Par contre, mon coeur se serre quand je pense aux femmes forcées de travailler et de placer leurs enfants parce qu'elle n'ont vraiment pas assez pour vivre, et à celles qui vont travailler et

placent leurs enfants parce que leur désir de posséder est un puits sans fond et qu'on trouve toujours le moyen de se comparer avec le voisin qui a plus et jamais avec celui qui a moins.»

«La vie est un tout et c'est profondément satisfaisant,» voilà une phrase que j'aime. Elle vient d'une de ces femmes équilibrées qui savent faire un vrai foyer de leur lieu de travail et qui savent aussi accomplir un vrai travail à leur foyer.

Il y a une certaine interaction entre nos mobiles et ceux qui animent la société en général. La presse et les autres media amplifient toutes sortes de tendances et finissent par faire naître en nous des peurs, des désirs, des ambitions que nous n'aurions pas été chercher toutes seules. Par contre, l'opinion publique est faite de la somme de chacun de nos désirs et de nos choix particuliers.

Je l'ai rarement touché du doigt aussi clairement que lors d'une discussion enregistrée à la BBC (*Controverses*, 27 octobre 1975). Devant un public spécialement sélectionné pour lui être en majorité hostile — c'est le sens même de l'émission *Controverses* — une femme pédiatre plaidait la cause de la mère au foyer. Il y avait une certaine faiblesse dans sa position parce qu'elle considérait la mère et ses jeunes enfants comme une entité en soi, divorcée à la fois des contingences matérielles et des réalités du monde moderne.

Toutefois, j'ai été quelque peu stupéfaite lorsqu'une de ses adversaires, un écrivain, lui exposa calmement que, la société moderne donnant le pas à la création des biens matériels et des objets sur la création des hommes, les femmes voulaient participer à ce courant en fabriquant des objets, au lieu de rester à la maison à s'occuper de leurs enfants. Si c'est le cas, alors les valeurs de la société actuelle ont besoin d'un renversement total!

Ce qui était pénible aussi, c'était de sentir les femmes à la course pour rattraper une révolution industrielle déjà dépassée, et l'on ne pouvait s'empêcher de se dire: est-ce que nous serons toujours d'une révolution en retard? Dans l'ère hautement technique où nous avons maintenant pénétré, les obstacles proviennent rarement des objets (on a tout découvert et tout inventé), mais bien plutôt des travers humains qui empêchent que la machine fonctionne. La prochaine révolution qui s'avérera nécessaire, qui s'avère déjà nécessaire, aura lieu dans le cœur et les mobiles humains. C'est notre domaine par excellence. Il est grand temps que nous nous en rendions compte et que nous ne nous laissions pas, cette fois, distancer à la course.

Dans une famille, un enfant a besoin d'un père et d'une mère. Il ne saurait que faire de deux pères. Il en va de même dans le monde du

travail. La société est une co-crédation de l'homme et de la femme, et chacun doit y apporter sa contribution particulière. Il ne s'agit pas nécessairement de retourner au rôle traditionnellement réservé à la femme. Il s'agit plutôt d'un mode d'être, dans toute situation où la femme se trouve. Je ne saurais mieux faire que d'emprunter la conclusion de ce chapitre à une éminente femme suisse, Mme Hélène Guisan, qui est l'épouse d'un homme politique:

«A l'heure où il lui devient facile d'être un autre homme, il faut que la femme affirme avec force les valeurs affectives et spirituelles qui la spécifient.

«Au lieu de doubler l'homme dans sa course au profit, à la science, au pouvoir, la femme devrait faire contrepoids pour que l'humain l'emporte dans la balance — pour que tout ce qui ne se voit pas, ne se mesure pas, n'est pas rentable, ne sert à rien, mais dont le manque menace de mort l'humanité, redevienne premier.»

CHAPITRE XII

L'EUROPE DES FEMMES

Une de mes belles-soeurs se trouva un jour, au cours d'un déjeuner, placée à côté de M. Jean Rey, alors président de la Commission des Communautés européennes. Elle lui présenta un document qu'elle avait rédigé avec l'aide de nombreuses femmes britanniques. Il s'agissait d'un «manifeste des ménagères» où les femmes s'engageaient à adopter une attitude véritablement responsable face aux vastes problèmes économiques du pays. Différents points y sont abordés de façon lapidaire et très concrète. En voici quelques brefs extraits:

«Nous prendrons à coeur le niveau de vie et le véritable bonheur des familles du monde entier. Avons-nous le droit de nous enrichir chaque année alors que tant de gens ont faim?

«Nous ferons nos achats en fonction de nos besoins et non pas de nos envies, et nous réévaluerons ce qui nous est nécessaire.

«Nous refuserons de laisser les blessures, les

rancoeurs ou les préjugés du passé déterminer notre avenir.»

M. Rey, très intéressé par ce document, eut un petit sourire. «Vous savez ce que l'on dit à Bruxelles? remarqua-t-il à ma belle-soeur: qu'en Angleterre, ce n'est pas le gouvernement, ce sont les ménagères qui prennent les décisions.»

On se prend à rêver. Est-ce que vraiment les mères de famille, les ménagères, les femmes de la Communauté européenne pourraient transformer les attitudes de l'Europe? Est-ce que les hommes, obscurément, attendent cela de nous? Qu'est-ce que cela signifierait, qu'est-ce qu'il nous en coûterait?

Les fils couleur d'or de notre idéal, les fils couleur de sang de nos rivalités qui font le tissu de l'Europe font aussi, me semble-t-il parfois, le tissu de ma propre vie. Par toutes les fibres de mon être, j'appartiens à cette Lotharingie dont les morceaux épars — le Luxembourg, la Sarre, l'Alsace-Lorraine et jusqu'à la Suisse — ont été pendant tant de siècles disputés entre la France et l'Allemagne, comme les enfants d'un couple divorcé revendiqués par leur père et leur mère. J'ai l'entêtement caractéristique de l'Alsace de mes deux grands-pères (l'un venant de Strasbourg, l'autre de Thann), que l'on appelle là-bas «la tête carrée». Par mon éducation, par ce patriotisme de l'enfance et de la jeunesse qui vous

marque tellement, je suis totalement française. Par ma culture latine et cartésienne, par mes études classiques en Sorbonne, j'appartiens un peu à ce bassin méditerranéen que j'ai tant rêvé de visiter un jour. Aujourd'hui, mon mari, mon fils, mon foyer sont anglais. Et, tardivement mais de tout mon coeur, j'absorbe cette culture à la fois celte et anglo-saxonne qui ont nourri et nourrissent encore le caractère de ceux qui me sont le plus proches.

Pendant la dernière guerre, la famille de ma grand-mère paternelle a été décimée par les persécutions antisémites. J'ai perdu dans la Résistance, en déportation, dans les combats de la Libération ou à la guerre beaucoup de mes camarades d'école ou d'université. Comme la plupart de ceux de ma génération qui ont vécu l'occupation, je suis arrivée en 1945 avec une haine solide, non seulement de l'Allemand hitlérien mais souvent de l'Allemand tout court. Ces sentiments paraissent si amplement justifiés que l'on ne se donnait pas la peine de les examiner, surtout dans leurs conséquences lointaines.

Au centre international du Réarmement moral à Caux, où l'Europe déchirée se retrouvait enfin, j'eus à partager la chambre de deux Allemandes. L'une n'avait jamais été hitlérienne, l'autre avait été responsable de jeunesses nazies. Nous avons passé par toutes les phases possibles, de la politesse superficielle à la neutralité armée et aux

explosions de colère, lors de discussions qui duraient jusqu'au petit matin.

Puis l'heure du défi arriva: en automne 1948, des Allemands me demandèrent de venir dans leur pays avec des gens de différentes nationalités qui se trouvaient aussi à Caux. Mais, bien décidée à ne pas mettre les pieds en Allemagne, j'expédiai ma valise à Paris. Je ne devais la revoir que trois mois plus tard, trois mois qui furent décisifs non seulement pour moi personnellement, mais pour tant d'Allemands qui s'engagèrent pendant cette période sur une voie nouvelle. Je n'oublierai jamais l'accueil qui nous fut réservé, ces lits qu'on nous trouvait dans des maisons où il n'y en avait déjà pas assez pour toute la famille, ces miches de pain gris si généreusement partagées. Et pourtant tout cela ne guérissait rien dans mon coeur trop rempli de peur, de méfiance innée, du désir d'écraser aujourd'hui ceux qui nous avaient écrasés hier.

Un jour, on me demanda de prendre la parole dans une réunion qui devait avoir lieu à la cathédrale d'Ulm. Nous roulions sur l'autoroute neuve et je ne pouvais m'empêcher de penser que tant de mes camarades avaient souffert pour la construire lorsqu'ils avaient été requis pour le service du travail obligatoire. Pour comble, nous passâmes un poteau indicateur qui disait: *Dachau*. Je sentais que je me trouvais acculée à un choix: ou bien j'allais rester accrochée à mes rancoeurs

du passé, ou bien j'allais les sacrifier pour que l'avenir puisse être différent.

Il me vint clairement à l'esprit des paroles de pardon que je devrais dire dans la cathédrale et qui pourraient peut-être atteindre le cœur et la conscience des Allemands que nous allions rencontrer. Seulement, voilà, ces paroles si simples, je ne voulais pas les prononcer. Nous roulions dans les collines et les forêts de Bavière. Je n'avais plus qu'une heure, plus qu'une demi-heure pour me décider. Tout à coup, je compris que, si je n'étais pas capable de maîtriser le tumulte de mes sentiments, j'étais libre de dire ou de ne pas dire les mots qui m'étaient venus. C'était un choix de ma volonté. Je décidai alors d'opter définitivement pour un avenir de réconciliation.

Je fus stupéfaite, dans les jours qui suivirent, de constater à quel point je voyais désormais l'Allemagne par d'autres yeux. Superposée à ce qu'elle avait été, je voyais ce qu'elle pourrait être et j'étais prête à me battre jusqu'à la limite de mes forces pour qu'elle le devînt. Je sortirais du cadre de cet ouvrage si je racontais ce qui fut accompli en Allemagne lors de ce voyage; ceux que cela intéresse peuvent en trouver le récit ailleurs. (1) En parlant de cet incident, je voulais montrer simplement que des réconciliations comme celle de la France et de l'Allemagne, qui est inscrite désormais dans l'histoire contemporaine, passent aussi par une certaine

alchimie dans le coeur de la femme ordinaire.

Avec l'Angleterre, le problème est plus subtil. Il ne s'agit pas d'inimitié, mais de rivalité. Pendant des siècles, au Canada, en Inde, sur les mers, dans les déserts lointains, nous avons lutté pour l'hégémonie. Même la fraternité de deux guerres mondiales n'a pas résolu les rivalités héritées du passé et le nom de Dunkerque évoque des échos bien différents de part et d'autre de la Manche. Cette rivalité était pour moi si réelle que je me souviens encore, six mois avant mes fiançailles, avoir tapé sur la table en disant : « Jamais, jamais, jamais je n'épouserai un Anglais. » Si le Français s'acharne à affirmer sa supériorité, l'Anglais, lui, croit si viscéralement à la sienne qu'il ne se donne même pas le mal de l'affirmer, ce qui ne fait que nous exaspérer davantage.

Peu de temps après nos fiançailles, nous nous trouvions à un déjeuner, assis auprès d'un diplomate qui venait de passer trois ans à représenter son pays aux institutions de l'OCDE. Il était Écossais. Nous lui demandâmes si, au cours de ces trois ans, il avait l'impression que les travaux avaient progressé.

« Absolument pas, nous répondit-il sans hésiter.

— Et pourquoi?

— Parce qu'il est impossible, répondit-il du

tac au tac, que les Français et les Anglais se mettent jamais d'accord sur quoi que ce soit.»

C'était encourageant pour notre départ dans la vie! Il est vrai que les points de divergence ne manquent pas. Ce que mon mari nomme avec ivresse le bon air frais est pour moi sale courant d'air. Nous avons mené la guerre du thé et du café, qui s'est achevée par un compromis. L'Anglais se méfie instinctivement de toute théorie et ne croit qu'à l'action, le Français ne voit aucun sens à l'action si elle ne s'appuie pas sur une théorie cohérente. Comme l'observe si finement Madariaga dans son livre sur *Anglais, Français, Espagnols*, le Français est précis et abstrait, l'Anglais concret et vague. Tout cela nous a donné bien du fil à retordre, mais nous nous sommes amusés de découvrir combien, derrière ces apparences, nos natures humaines étaient en fait semblables.

Nous avons commencé à entrevoir qu'entre un Français qui n'a pas toujours raison — ou en l'occurrence une Française — et un Anglais qui accepte que peut-être il a besoin de l'aide d'autrui, peut s'établir une coopération dont le monde a un profond besoin. Nous ne l'avons jamais ressenti si profondément qu'à l'occasion de nos contacts avec l'Afrique. Nos colonisations sont parties de points de vue diamétralement opposés. Les Français estimaient que, de Tunis à Dakar ou à Libreville, le plus grand cadeau qu'ils

pouvaient faire à un Africain était de le transformer en un beau petit Français. Les Anglais, eux, n'ont jamais imaginé que quiconque puisse devenir anglais. Mais derrière ces deux attitudes il y a le même orgueil, dont nous récoltons aujourd'hui les fruits amers. Il n'est pas possible bien sûr de passer sous silence ces hommes et ces femmes qui ont sacrifié toute leur vie au service de continents lointains. Ils ont subi l'isolement, la malaria, les fièvres, la faim, les persécutions, l'inconfort pour apporter un peu de fraternité. Leur exemple lumineux reste gravé dans des milliers de coeurs. Mais l'égoïsme de la majorité d'entre nous a tout fait pour obscurcir cette lumière. Notre convoitise pour l'ivoire, la bauxite, la vie facile de «la colonie» où l'on pouvait être quelqu'un à moindre prix, tout cela a noyé dans une certaine mesure le désintéressement héroïque de quelques-uns. Là aussi, le fil d'or et le fil rouge ont été inextricablement mêlés.

Que pouvons-nous faire?

D'abord, reprendre conscience que l'Europe, ce n'est pas avant tout des automobiles, des ponts, des hôpitaux, des écoles, mais des valeurs: une compassion fraternelle, une intégrité, un sens de la justice, un amour de la liberté. Même en pleine crise, même aux prises avec la dévaluation ou le chômage, nous pouvons renouveler ces valeurs qui constituent le trésor que le monde

attend de nous. Nous avons ensuite à mener jusqu'au bout le processus de réconciliation, à balayer les préjugés hérités des siècles passés, à comprendre, et, plus qu'à comprendre, à aimer les attitudes, les coutumes de ceux qui vivent de l'autre côté de la barrière montagnaise, de l'autre côté du grand fleuve ou des océans. Nous avons à pratiquer envers les autres continents la politique du coeur humble et du coeur ouvert. Et cela n'a rien à voir avec l'humiliation, mais tout à voir avec l'égalité dont on aime tant parler.

Que les femmes aient un rôle particulier à jouer dans tous ces domaines qui dépassent tellement celui de la technique, c'est une évidence. Que ce rôle puisse être déterminant, c'est un acte de foi. Une femme irlandaise a fait cet acte de foi dans une des situations les plus dramatiques de la scène européenne contemporaine. Mlle Sadie Patterson, présidente de *Women Together* (Femmes au coude à coude), écrit ceci :

« *Women Together* a été fondé lorsqu'une femme, dont le travail consistait à nettoyer les usines à gaz de Belfast, rêva à plusieurs reprises que les femmes d'Irlande du Nord s'unissaient pour dire aux tenants de la violence: laissez là vos fusils et vos bombes et rendez-nous la paix. Notre message est simple: si vous vous trouvez devant un mur de haine, escaladez-le en offrant l'aide de vos mains et l'espoir de vos coeurs.

C'est ce que nous faisons depuis quatre ans.

«Nos rues étaient sales. Mais un balayeur catholique avait peur d'entrer dans un secteur protestant, et vice-versa. Pour nous, une rue sale était une rue vaincue et nous avons décidé, entre voisines, de prendre le balai. Les extrémistes des deux côtés étaient méfiants.

— Qui vous a donné la permission de balayer? dirent-ils.

— Ce sont nos rues, avons-nous répondu.

«Nous nous sommes rapprochées des champs de bataille. Tandis que les émeutiers jetaient des briques et des cocktails molotov sur l'armée, qui répondait en tirant avec des balles de caoutchouc, nous avons fait la chaîne bras dessus, bras dessous, sur toute la largeur de la rue, et nous avons tenu ferme malgré les projectiles et les sarcasmes. Les mères avançaient, renvoyant tous les enfants chez eux. Et les soldats s'émerveillaient de voir une arme plus puissante que toutes celles qu'ils portaient.»

Avec ce genre de courage, il n'est rien que nous, Européennes, ne puissions entreprendre.

CHAPITRE XIII

LA SOUFFRANCE

La vie nous apporte des cadeaux de lumière et des cadeaux de ténèbres. Les cadeaux de lumière ne nous posent aucun problème: les affaires tournent rond, les santés sont bonnes, les enfants réussissent à l'école... il n'y a rien là pour nous tourmenter. Pour l'être humain normal, le bonheur va de soi et nous prenons rarement le temps de nous arrêter pour nous en émerveiller.

Arrivent les cadeaux de ténèbres, le tableau change du tout au tout. Aussitôt notre esprit pose mille questions: pourquoi moi, pourquoi maintenant, pourquoi cela, s'il y a un Dieu, comment peut-Il permettre que tel malheur m'arrive? Pourquoi, pourquoi? Job, l'homme au malheur légendaire, ne parle qu'en interrogations. Pourquoi Dieu donne-t-Il la lumière à celui qui souffre et la vie à ceux qui ont l'amertume dans l'âme, qui espèrent en vain la mort et qui la convoitent plus qu'un trésor?

Les réponses des amis de Job à ses pourquoi ne le satisfont guère: «J'ai souvent entendu pareille chose, vous êtes tous des consolateurs fâcheux. Quand finiront ces discours en l'air? Moi aussi, je pourrais parler comme vous si vous étiez à ma place.» (1)

Depuis l'auteur du livre de Job, bien des philosophes se sont penchés sur le problème de la souffrance. Mais existe-t-il une solution générale? Et même s'il en existait une, celui qui souffre ne serait-il pas toujours tenté de se dire comme Job: «Vous êtes tous des consolateurs fâcheux»?

En fait, une souffrance est toujours la souffrance de quelqu'un. Ce sont M. et Mme Durand qui ont perdu leur fille aînée dans un accident de voiture. C'est Gilberte, que son mari vient de quitter pour une autre femme. C'est Marcel, un homme consciencieux et travailleur qui vient d'être renvoyé de son poste, pour raisons économiques. C'est Jeannette, une mère de famille encore jeune qui vient d'apprendre qu'elle est atteinte de sclérose en plaques. C'est pour eux et pour personne d'autre qu'il est vital de trouver une réponse qui les satisfasse jusqu'au plus profond d'eux-mêmes. Peu importe si elle est totalement différente pour les uns et pour les autres.

La souffrance est même tellement subjective qu'il est impossible de juger celle de quelqu'un d'autre. Un proverbe des Indiens d'Amérique du Nord dit ceci: «Ne juge jamais personne avant

d'avoir porté ses mocassins pendant quinze jours.» Nos épaules n'ont pas la même force pour porter les fardeaux. Ce qui est une vétille pour l'un sera un drame pour l'autre. Nous connaissons tous nous-mêmes de ces personnes qui souffrent très réellement de maux parfaitement imaginaires. Une femme pleine d'humour, consciente de ce travers, disait à une de ses amies à la fin de son existence: «Ah, ma chère, que de malheurs j'ai eus, dont la moitié d'ailleurs ne me sont jamais arrivés!»

S'il m'a paru impossible de terminer ce livre sans consacrer un chapitre à la souffrance, c'est que toutes, un jour ou l'autre, nous la rencontrons sur notre chemin. Plus encore, depuis l'enfant qui s'est fait une bosse jusqu'à l'adulte désemparé, c'est vers nous que se tournent ceux qui ont besoin d'être consolés. Je suis consciente de n'avoir rien à dire sur le pourquoi de la souffrance, mais je sais aussi que c'est en lisant, en observant comment d'autres ont fait face à leurs épreuves que petit à petit, dans les miennes, j'ai pu découvrir un fil conducteur, non pas un pourquoi, mais un *pour quoi*.

Dans certains cas, il est parfaitement évident que nous avons nous-même attiré le malheur sur notre tête. Dans d'autres, notre tragédie est le fait direct de la cruauté d'une tierce personne.

Je connais une remarquable femme irlandaise

dont le fils de vingt ans a été tué au cours d'un de ces attentats qui sont, hélas, monnaie courante dans son pays. Cette femme, au milieu de son deuil et de son chagrin, se trouvait placée devant l'alternative: pardonner ou se venger. La vengeance était tentante, mais elle mène inévitablement à la spirale de la violence. Elle opta pour le pardon et se consacra activement à rencontrer les jeunes extrémistes du parti adverse pour tenter, sur la base de la souffrance qu'elle avait acceptée et de son amour pour le pays, d'orienter leurs énergies vers une révolution plus constructive.

Des milliers de deuils semblables dans le monde entier viennent rejoindre le sien. Peu importe que les victimes tombent sous les coups de forces dites de l'ordre ou de forces dites du désordre. Il dépend peut-être des femmes qu'un jour, du fond de toute cette souffrance, naisse une volonté de résoudre les problèmes autrement que par la violence. Je dis bien une volonté, ce qui est tout autre chose que des souhaits pieux formulés du bout des lèvres. Il vaut la peine de réfléchir à ce que l'incroyable capital de souffrances injustes, qui augmente chaque jour, pourrait devenir comme instrument de transformation du monde.

Parfois, dans les malheurs qui nous atteignent, tous les éléments semblent se mêler — nos propres faiblesses, les faiblesses ou les méchancetés

d'autrui et le sort. Parfois aussi, le sort seul semble entrer en jeu. On m'excusera de parler encore une fois à la première personne. Il me semble qu'ici c'est ce que je puis faire de plus utile.

J'estime avoir eu beaucoup de chance dans la vie. Comme tout le monde, j'ai eu ma ration de «pépins», mais pas de ces désastres majeurs qui assombrissent toute une existence. De plus, par tempérament, je suis de dispositions plutôt optimistes. Je jouis de ce qui m'échoit sans me perdre en regrets stériles sur ce qui aurait pu être. Je suis consciente d'appartenir à une minorité privilégiée de l'humanité dans beaucoup de domaines.

Au cours de l'année écoulée, j'ai eu à me plaindre de quelques troubles digestifs apparemment sans gravité qui n'ont jamais interrompu mes activités. Toutefois, à la veille des vacances et par mesure de sécurité, j'ai consulté un spécialiste. En l'espace d'une semaine, je suis admise à l'hôpital, confiée à un chirurgien et — j'avais fait promettre à l'assistante de ce dernier de me dire toute la vérité — le verdict tombe comme un couperet: cancer inopérable.

Pour se défendre du premier choc, le psychisme humain a certaines ressources: il prend son temps pour accepter l'inéluctable et commence par croire contre toute évidence qu'il est possible de revenir en arrière, à «avant.» On a la ressource de parler,

au besoin de pleurer, on est soutenu par le simple courage des autres malades dans la salle qui ont traversé, quelques jours avant vous, une épreuve semblable. On est entouré par les premiers messages d'affection des siens.

Mais vient le moment où il faut regarder la réalité en face. La cascade des pourquoi dont nous parlions au début du chapitre se déverse dans l'esprit. Toutes les perspectives s'offrent pêle-mêle: la mort, la séparation, la souffrance physique, la peur de l'inconnu, l'espérance d'une guérison. J'aimerais noter ici très simplement les quelques pensées, si c'est là le mot qui convient, mais je n'en trouve pas d'autre, qui m'ont permis de conserver ou de retrouver la paix au milieu de ce tumulte.

Je n'ai pas essayé de résister à la peur. Elle est trop inhérente à la nature humaine dans une situation comme celle-là. Il valait mieux la laisser déferler en vagues sans me débattre.

Par contre, la pitié de soi est une tout autre histoire. Je me souvenais d'une jeune femme de ma connaissance qui, une quinzaine d'années auparavant, s'était trouvée dans la même situation que moi. Récemment mariée, elle avait un petit garçon de deux ans et demi. Malgré tous ses efforts, elle n'arrivait pas à retrouver sa sérénité. Et les semaines qui s'écoulaient, peut-être les dernières de son existence, étaient envenimées par l'amertume. Une de ses amies, une femme

plus âgée pleine de sagesse et de compassion, décida d'attaquer le problème de front. C'était si difficile qu'elle resta dix minutes devant la porte avant d'oser frapper. Puis elle entra et demanda très simplement: «Quand allez-vous cesser de vous prendre en pitié?» Ce fut comme un coup de bistouri bien placé, au cœur d'un abcès. Il y eut un long silence. Puis le visage de la jeune femme s'éclaira d'un sourire et elle répondit: «Maintenant.» Le répit qui suivit dans l'évolution de sa maladie ne devait pas durer, mais ses derniers mois furent éclairés d'une lumière qui rayonna longtemps après son départ.

Je me rendis compte que lorsque moi-même je ressentais de l'amertume et de la révolte, c'était dû non pas tant à des raisons objectives — il n'en manquait pourtant pas — mais toujours à cette pitié de moi-même qui venait les envenimer.

Une certitude m'a accompagnée tout au long de ces journées et demeure pour moi comme un roc. Je ne saurais mieux l'exprimer que par la phrase: Dieu ne se trompe jamais. Ce qui m'arrive n'est en aucun cas l'effet d'une faute d'inattention ou d'une erreur d'aiguillage de la Providence. Je ne dis pas que Dieu souhaite jamais pour quiconque la maladie, la souffrance ou la mort. Le Christ a consacré une part trop importante de sa carrière terrestre à guérir les malades, à ressusciter les morts pour qu'on puisse le croire. Le visionnaire de l'Apocalypse, lorsqu'il décrit le

Paradis, emploie une expression très évocatrice: «Et Dieu essuiera Lui-même toute larme de leurs yeux.» Dans le monde tel qu'il est actuellement, en pleine turbulence, en pleine évolution, Dieu permet cependant que certains maux nous atteignent. Pourquoi? Cela nous reste totalement incompréhensible. Mais Il est doué de ce pouvoir extraordinaire qui fait que d'un mal Il sait tirer un bien. En cela, nous pouvons avoir confiance.

Toutefois, l'esprit humain est ainsi fait qu'il a besoin, sinon d'explication, du moins d'un sentiment profond de cohérence. Je me trouvais là au coeur de la question. Petit à petit, la conviction s'est imposée à moi que le sens de la souffrance est inséparable du sens de la vie. Si je sais pourquoi je vis, je saurai pourquoi je souffre. Je serai peut-être incapable de l'exprimer en paroles, mais tout mon être en sera apaisé.

Il faut que ce sens de la vie soit suffisamment vaste et profond pour tout englober. Ici intervient une illustration qui, si elle me fait sourire aujourd'hui, me paraissait un peu amère lorsque j'étais à l'hôpital. Pour la première fois de notre vie, grâce à deux héritages, nous avons pu, il y a un an, acheter notre premier logis et, quinze jours avant mon opération, notre première voiture. Nous n'avions jamais manqué d'un toit, ni d'un moyen de transport lorsque nous en avions besoin, mais si on a attendu la cinquantaine pour

devenir propriétaire de sa première maison et de sa première voiture, cela a quelque chose de grisant. Si la vie consiste à jouir des biens matériels, alors la situation était particulièrement désolante! Cette Peugeot bleu océan en était vraiment comme le symbole. Mon ressentiment, inutile de le dire, n'a pas duré longtemps et, outre les trajets entre la maison et l'hôpital, j'ai pu faire avec mon mari, dans un arrière-automne particulièrement doux et lumineux, deux ou trois promenades inoubliables.

Dans le tohu-bohu de l'existence quotidienne, on ne prend guère le temps de s'arrêter pour réfléchir au sens de la vie. On est trop occupé à vivre. A présent, la nuit pendant les insomnies, le jour pendant les longues heures d'inactivité, j'ai plus de temps pour réfléchir que je n'en ai jamais eu. Il me semble que ma vie sur terre a trois buts: l'accomplissement de certaines tâches; l'acquisition d'un caractère que les uns décriraient comme plus humain, les autres comme plus proche du divin, et le troisième, celui qui me tient peut-être le plus à coeur, faire honneur à mon Créateur.

Pour les tâches que nous avons à remplir, il me semble que nous en sommes nous-mêmes les plus mauvais juges. Le monde fourmille de gens qui se croient indispensables alors que leurs collègues, leurs familles, leurs voisins ont une opinion toute différente! C'est le plus souvent après

coup que l'on s'aperçoit qu'on a pu servir à quelque chose. Et en dernière analyse, ce n'est pas à nous qu'il appartient de juger lorsque notre tâche est achevée. J'ai lu quelque part cette phrase: «Tant que ma tâche n'est pas finie, je suis immortel.» Il appartient à un plus grand que nous d'en décider.

Il est certain que la souffrance, dans cette alchimie mystérieuse qu'est la formation du caractère, joue un rôle considérable, du moment qu'elle est acceptée dans un bon esprit. C'est peut-être dans ce sens que François Mauriac disait à son fils: «Je m'inquiète du peu de place que tu fais à la souffrance dans ta vie.» (2)

L'excessive confiance en soi, ce sentiment que l'on n'a pas besoin des autres, l'orgueil, l'incapacité d'éprouver de la compassion peuvent être singulièrement labourés par le malheur. De même l'activisme, l'indifférence, la superficialité. Saint Jacques le dit mieux que personne au début de son épître: «Mes frères, regardez comme un sujet de joie complète les diverses épreuves auxquelles vous pouvez être exposés, sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience. Mais il faut que la patience accomplisse parfaitement son oeuvre afin que vous soyez parfaits et accomplis sans faillir en rien.» Sachant qu'il propose là quelque chose de difficile, il ne manque pas d'ajouter: «Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne

à tous simplement et sans reproches, et elle lui sera donnée.» (3)

«Que la patience accomplisse parfaitement son oeuvre...» Voilà une vérité qui m'est bien nécessaire, et c'est ce que l'épreuve apporte, non pas dans son choc initial, mais dans sa réalité quotidienne. Je suis de celles qui aiment dominer l'avenir par des plans bien conçus, et l'inconnu de ce qui m'attend m'enseigne une disponibilité renouvelée chaque jour qui m'était, je crois, infiniment nécessaire.

Reste le troisième but: honorer notre Créateur par la façon dont nous vivons. Celui-là plus que tout autre n'est modifié en rien ni par la santé, ni par la maladie, ni par la réussite, ni par l'échec, ni par la prospérité, ni par la pauvreté, ni par aucune circonstance extérieure. Nous décidons librement de l'attitude à adopter en face de l'épreuve. C'est pourquoi l'expression populaire «il doit porter sa croix», lorsqu'elle s'applique à un malheur que nous n'avons pas choisi, m'a toujours paru singulièrement inappropriée. Tant que nous le subissons, il n'est que l'expression toute simple de notre condition humaine. Mais si nous décidons, pour l'amour des autres et pour l'amour de Dieu, d'accepter au milieu de nos peines le don de la foi, celui de la paix, celui de la patience, alors, oui, on peut commencer à parler de croix. Celui qui l'a portée le premier, l'a fait par une décision cou-

teuse, librement consentie, d'obéissance et d'amour. C'est seulement lorsque nous avons tout fait pour Le suivre que nous pouvons commencer à employer ce mot.

Qui ne connaît aujourd'hui Mère Teresa de Calcutta? Malcolm Muggeridge lui a consacré un livre, *Something beautiful for God*, traduit en français sous le titre *Mère Teresa de Calcutta*. Ce livre, pour moi, c'est saint François interviewé par Léon Zitrone! Un passage me paraît important pour notre attitude envers la souffrance, la nôtre et celle des autres, car en définitive elles n'en font qu'une:

«Tout en accompagnant Mère Teresa dans ses différentes tâches, afin de les filmer — du Foyer des mourants aux lépreux et aux enfants délaissés — je m'aperçus, raconte Muggeridge, que je passais par trois phases. La première était l'horreur mélangée de pitié, la seconde de pure compassion, et la troisième, dépassant largement la compassion, d'un sentiment que jamais auparavant je n'avais éprouvé — la conscience que ces mourants, que ces hommes et ces femmes rejetés par tous, que ces lépreux qui ont des moignons en place de mains, ces enfants non souhaités, n'étaient pas pitoyables, ni répugnants, ni attristants, mais qu'ils étaient au contraire précieux et sources de joie; en quelque sorte, des amis de toujours, des frères et soeurs.» (4)

«Précieux et sources de joie...» Ces mots me sont restés comme un écho triomphant à nos pauvres pourquoi. Non, la souffrance n'est pas absurde.

CHAPITRE XIV

RADICALEMENT

Les solutions qui ne résolvent rien sont un des traits les plus décevants de l'époque moderne. Ou bien le remède est inopérant, ou bien il s'avère pire que le mal.

Le communisme s'est présenté comme remède à la fêrle des dictatures et il a engendré des dictatures comparables. Le fascisme s'est proposé comme remède au désordre du communisme, mais il n'a réussi qu'à poser de façon provisoire un couvercle plus ou moins lourd sur une marmite en ébullition. Les contraceptifs devaient diminuer le nombre de conceptions non désirées, mais en encourageant la promiscuité ils l'ont plutôt fait augmenter. Le DDT, qui débarrassait miraculeusement la nature de ses parasites, est à la longue un fauteur de troubles écologiques tel qu'il a fallu renoncer à son emploi. La croissance économique, qui devait faire s'élever le niveau de vie, finit par diminuer la qualité de celle-ci en provoquant la pollution. La liste serait inter-

minable. La cause d'échec est toujours la même: le remède ne va pas jusqu'à la racine du mal.

«Les problèmes des pays du monde restent inchangés parce que le problème essentiel — la nature humaine — reste sans solution, disait Frank Buchman, le père du Réarmement moral. Tant que nous ne nous attaquerons pas à la nature humaine totalement, radicalement, à l'échelle nationale, les peuples continueront fatalement à suivre la route historique qui mène à la violence et à la destruction.» (1)

Frank Buchman donne ici aux mots *nature humaine* un sens un peu différent du sens classique français. Il s'agit de ce faisceau de mobiles plus ou moins avouables, attachés ensemble par le lien de la volonté propre, auxquels nous sommes si facilement aveugles, mais que les autres voient clairement en nous!

Pour ma part, je suis convaincue que nous ne pourrons jamais remplir notre rôle dans le monde moderne en tant que femmes qui nous sentons responsables de l'avenir, si nous n'acceptons pas tout d'abord une transformation profonde de notre nature humaine. Nous ne pourrons jamais porter un véritable remède au coeur des angoissants problèmes de l'heure, si nous ne cherchons pas d'abord à ce que soient guéris en nous nos jalousies, nos rancœurs mesquines, notre désir de dominer et d'avoir raison, notre refus de servir ou d'être vulnérables à la souffrance. Cela de-

mandera parfois un traitement énergique.

L'histoire est riche d'enseignements dans ce domaine et j'aimerais y puiser deux exemples qui me paraissent avoir bien leur place ici.

La reine Victoria n'était pas toujours facile à vivre, on s'en doute. Jeune fille, elle déclara qu'elle redoutait le mariage parce que ce serait terrible si un mari s'opposait à ses volontés. Ce que l'on connaît moins, en France en tout cas, c'est le rôle qu'a précisément joué son mari, le prince consort Albert, pour améliorer le caractère de la souveraine. J'aimerais relater ici un épisode de cette lutte qu'il a menée dans des conditions extrêmement difficiles. Cet épisode est important parce qu'il touche une faiblesse très fréquente chez les femmes: notre propension à prendre de l'ascendant sur autrui ou, inversement, à nous soumettre indûment aux volontés de personnes qui nous plaisent.

Lorsque Victoria accéda au trône, son souci immédiat fut de se libérer de l'emprise de sa mère. En fait, son premier acte de souveraine consista à décider qu'elle cesserait de dormir dans la même chambre que sa mère. Mais, comme cela arrive souvent, s'étant rebellée contre l'autorité familiale, elle s'empessa de tomber sous le charme et sous l'emprise d'une de ses amies de toujours, la baronne Lehzen qui, avec le ministre Lord Melbourne et la famille Paget,

dirigeait en fait tous les détails de sa vie publique et privée.

Lorsque le prince Albert arriva à Londres pour son mariage à l'âge de vingt-et-un ans, et bien que la reine l'aimât, il eut à affronter cette clique toute puissante qui faisait la loi chez lui. Les relations entre la reine et Melbourne étaient suffisamment troubles pour que le peuple accueille la souveraine, un jour qu'elle apparut à son balcon à Ascot, au cri de «Madame Melbourne». Quant à son amie, elle l'appelait «ma bien-aimée, mon angélique baronne Lehzen.» Il y avait tant d'exemples d'immoralité dans les deux familles, celle de la reine comme celle du prince, que la «clique» espérait ne faire qu'une bouchée d'Albert. Elle avait compté sans deux qualités fondamentales de ce dernier: sa fermeté et sa persévérance d'une part, et d'autre part son désintéressement qui le poussait à se consacrer au bien de la reine et du pays sans aucune ambition pour lui-même.

De mois en mois, il parvint patiemment à établir son autorité, d'abord strictement dans le cercle familial, puis comme prince consort. Melbourne, le premier ministre, finit par l'inclure dans ses conseils. La baronne Lehzen avait acquis peu à peu une attitude si possessive vis-à-vis de la reine qu'elle en voulut à Albert d'intervenir. Lorsqu'une fois celui-ci perdit patience et lui ordonna de quitter le palais, elle répliqua qu'il

n'avait pas le droit de la chasser de la maison de la reine. Il obtint néanmoins, avec l'aide de Victoria, que la baronne cessât de régner sur la nursery.

L'année suivante, après les élections, Lord Melbourne disparut de la scène et le pouvoir de la baronne décrut rapidement. Quelques mois plus tard, elle quittait l'Angleterre définitivement. C'est alors seulement qu'Albert dit franchement à la reine ce qu'il pensait de la relation des deux femmes. Elle accepta la vérité et fut horrifiée: «Je me reproche mon aveuglement... Je tremble en pensant à ce que mon cher Albert a dû subir... Cela me fait bouillir rien que d'y penser.» Libérée des influences malsaines qui l'avaient entourée, la reine put enfin développer ses qualités latentes. (2) C'est là un exemple vigoureux de changement de la nature humaine chez une femme éminente, dû au courage d'un homme qui n'eut pas peur de lui tenir tête.

Revenons en France avec une anedocte significative de la façon dont Jean Jaurès bataillait pour la propreté et la droiture à l'intérieur de son parti. Elle est racontée par Marcelle Auclair: «Malgré sa chaleureuse indulgence, Jean ne badinait pas avec la vertu. C'est ainsi que lorsqu'il apprit qu'au cours d'une réunion électorale l'épouse bafouée de l'un de ses plus proches collaborateurs était venue proclamer devant cinq cents

personnes: «Ce misérable qui demande vos suffrages m'a abandonnée avec trois enfants!» il éprouva l'une des plus violentes contrariétés de son existence. Tombé de la lune, il s'informa: celui qu'on appelait *son bras droit* avait en effet quitté son foyer pour la plus jeune, la plus blonde, la plus jolie des militantes. Le lendemain de ce scandale, Jaurès attendait la demoiselle dans le jardin du musée de Cluny. Il vint à elle la main tendue, mais une sévérité paternelle assombrissait ses yeux bleus:

— Citoyenne, dit-il, il vient une heure dans la vie des individus comme dans celle des nations où les fautes se paient, où les atteintes à la moralité et à l'idée sont châtiées!

«La sermonce fut terrible. Candide à sa façon, la jeune personne bafouillait:

— Mais en quoi, citoyen Jaurès, le fait d'aimer l'homme de mon choix est-il une atteinte à la moralité?

— Cet homme n'est pas libre, citoyenne!

— Alors, pas plus que le clérical Brunetière, vous n'admettez le divorce, citoyen Jaurès?

— Je n'admets rien qui diminue, si peu que ce soit, le prestige et l'autorité morale du parti!

— Citoyen Jaurès, vous n'avez donc jamais aimé?

«Il répondit de tout son coeur:

— Pardon! J'ai aimé ma femme, et je continue... L'amour, citoyenne, ce n'est pas ce que

vous croyez! L'amour, c'est le foyer, les enfants, l'abri, la retraite où l'on repose après le travail.

«Elle n'osa point dire que c'est bien ainsi qu'elle l'entendait, mais à cette évocation ses sanglots redoublèrent... Parla-t-elle de mourir? Le bras du tribun pesa sur son épaule:

— Citoyenne, la seule cause qui puisse justifier la désertion de la vie, c'est de trahir son idéal!»

Et Marcelle Auclair raconte que la jeune fille blonde se maria — avec un autre — et que Jaurès fut témoin à son mariage! D'ailleurs que sa démarche ait réussi ou non n'est pas l'essentiel ici, mais qu'il l'ait faite: pour ce géant du socialisme, une grande idée ne pouvait aller de pair avec des façons mesquines, ni en lui, ni dans les autres. (3)

J'aimerais revenir ici à Frank Buchman, cet homme d'un intense réalisme. Il avait perçu que le changement de la nature humaine était à la racine de toute solution véritable, mais ce n'était pas pour lui une théorie: c'était le droit imprescriptible de chaque individu à s'ouvrir la porte vers la liberté, à trouver un sens de mission. Mettre ce changement à la portée de chacun était la grande tâche de sa vie. Qu'il s'adressât à un monarque régnant ou à un plombier venu faire une réparation chez lui, à une foule de dix mille personnes ou à un enfant dans l'intimité d'un foyer, il voyait toujours ce que la personne

qu'il avait devant lui pourrait devenir si elle changeait.

Un jour qu'il voyageait en Chine, il se rendit dans une école de jeunes filles. Il fut accueilli par la directrice, très agitée: une des élèves venait d'être prise en flagrant délit de vol. «Que devons-nous faire? demanda la directrice à Frank Buchman. Je pense qu'il nous faudra la renvoyer.»

Frank Buchman lui ne se souciait pas tant de la jeune fille qu'il ne connaissait pas que de la directrice, qu'il voyait prisonnière de ses sentiments de propre-justice. Il lui demanda: «Et vous, Madame, quand avez-vous volé pour la dernière fois?» La directrice eut l'humilité de se souvenir. En fait, chacun des professeurs qui étaient autour d'elle put se rappeler un incident, plus ou moins lointain, où il avait volé. «Eh bien, dit Frank gaiement, le problème n'est pas si grave puisque nous sommes entre voleurs!»

La jeune fille ne fut pas renvoyée et, touchée par la franchise des professeurs et de la directrice, elle trouva le courage nécessaire pour repartir du bon pied. Ce fut un point tournant dans la vie de la directrice, qui découvrit pour sa tâche dans l'éducation une perspective et une dimension nouvelles.

Ainsi, il y a un prix à payer pour appliquer des solutions radicales, c'est celui du changement dans notre nature. Nous pouvons l'accepter ou le

refuser. Lorsqu'un ami tente de nous ouvrir les yeux sur nous-même, lorsqu'un ennemi nous jette une vérité en pleine figure, lorsqu'une interrogation monte en nous devant les réactions de notre entourage ou les circonstances de notre vie, nous avons deux options: nous pouvons soit tourner le dos à cette vérité et continuer à nous débrouiller tant bien que mal, soit au contraire la regarder bien en face et changer. Toutes nos ressources humaines de lucidité et de courage n'y suffiraient pas, direz-vous. Mais qui nous empêche de faire appel aux ressources divines? Et si nous tenons absolument à entrer en compétition avec les hommes, nous pourrions toujours montrer que nous acceptons le changement nécessaire plus vite qu'eux!

Alors seulement nous serons prêtes à affronter le défi féminin.

CHAPITRE XV

LE DÉFI FÉMININ

Un conférencier était venu parler de psychologie infantine à un groupe de parents d'élèves. Dans son exposé, il fit cette remarque: «J'ai observé au cours de ma carrière que, en gros, les fils réalisent tôt ou tard les rêves secrets de leur mère quand ils étaient enfants.» Et il illustra cette affirmation par des exemples tirés de l'histoire et de son expérience personnelle.

Cette remarque me parut trop vraie pour être confortable. Mais alors, quels étaient mes rêves secrets pour mon fils? Réussir dans la vie, jouir d'un certain confort, être heureux, avoir un caractère bien trempé, servir les autres, contribuer à rebâtir le monde? Est-ce que mes rêves avaient besoin d'être amenés au grand jour, secoués et révisés de fond en comble?

J'ai compris plus tard que cette remarque revêtait une portée infiniment plus profonde. Nous sommes les mères du monde de demain et le monde réalisera demain ce dont nous rêvons secrètement aujourd'hui. «Rêves secrets», c'est une

autre façon de dire: ce que nous voulons réellement, ce à quoi nous sommes engagées.

Je vois trois alternatives possibles: ou bien nous rêvons de facilité et de réussite pour nous-mêmes — un travail plus facile, un mari plus facile, une vie matérielle plus facile — et je crois que la conclusion est inévitable: le monde de demain sera étouffé dans une marée matérialiste plus envahissante encore que la pollution qui menace notre planète.

Ou bien nous rêvons d'un monde plus juste et plus fraternel, mais nous le voulons conforme a nos idées et aux idées de ceux qui pensent plus ou moins comme nous, et nous condamnons le monde à devenir le champ de bataille de factions opposées qui finiront par le détruire.

Ou bien encore nous rêvons d'un monde libre de haine, de peur et d'envie, un monde où personne n'exploite ni ne domine quiconque, où personne n'a peur, parce que chacun est conduit par sa conviction intérieure la plus profonde et trouve ainsi la liberté et la discipline, un monde où les chrétiens qui ont si souvent dit du bout des lèvres: «Que Votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel» font de cette prière la réalité rayonnante de toute leur vie.

On dira que tout cela s'applique aux hommes autant qu'aux femmes. Pas totalement. Dans une certaine mesure, il appartient aux hommes

d'agir, aux femmes d'être. Si nous continuons à rivaliser avec les hommes sur le terrain de l'action jusqu'à l'extrême, il ne restera plus personne pour avoir une vision et la nourrir dans son coeur. L'action n'aura plus de racines et deviendra désordre. C'est dans ce sens, je crois, que Ruskin pouvait écrire: «Il n'y a pas une guerre dans le monde, pas une injustice dont vous, femmes, ne soyez responsables; non pas parce que vous les avez provoquées, mais parce que vous n'avez pas su les empêcher... Il n'y a pas de souffrance, pas d'injustice, pas de misère sur terre dont vous puissiez vous dire innocentes.»

Si les femmes nettoient la maison, dit le proverbe, les hommes s'essuieront les pieds sur le paillason. C'est en bref ce qu'exprimait Constance Wishaw dans son livre intitulé précisément *Etre et agir*: «Nous voulons en Angleterre des femmes qui comprennent et ressentent ce que signifie aimer son pays et qui agissent en conséquence; qui cessent de se soucier d'elles-mêmes, de leurs toilettes, de leurs plaisirs, et entreprennent un effort passionné pour guérir les peines et détruire le déshonneur, la malhonnêteté, le vice de l'Angleterre. Des femmes qui comprennent que comme mères, jeunes filles, épouses, soeurs, elles n'ont qu'à demander aux hommes de ce pays d'être vrais, braves, aimants, justes, soucieux de l'honneur et sages pour qu'ils le deviennent — de même qu'ils deviendront frivoles, vils, impi-

toyables et auront honte de la vérité et de la justice si les femmes leur donnent cet exemple. Des femmes qui ne se contentent pas de vivre pour leur propre cercle, mais qui se chargent du fardeau des pauvres, des abandonnés et des pécheurs pour lesquels tant d'entre elles n'ont eu jusqu'à présent qu'une pitié distante et distinguée.

«Aussi longtemps que les femmes d'Angleterre refusent de guider et d'inspirer, aussi longtemps qu'elles oublient leur nature et ne pensent qu'à s'amuser au lieu d'être une bénédiction, aussi longtemps qu'elles ferment leurs oreilles à l'agonie des villes de notre pays pour ne pas être dérangées dans leur poursuite du luxe, de la littérature, de l'art, les hommes, comme ils l'ont toujours fait, régleront le rythme de leur vie sur le leur et ne feront rien de chevaleresque, rien qui demande un réel sacrifice, rien de noble et de durable pour le bien de l'humanité.

«La femme a entre ses mains le pouvoir de régénérer la société et elle s'en détourne. Toutes les générations à venir pourraient l'appeler bienheureuse, et elle préfère qu'on dise qu'elle est à la mode.» (1)

Ce texte a été publié à Liverpool en 1912. Il m'émeut toujours par son actualité. Remplacez le désir de nos arrière grand-mères d'être à la mode par notre passion moderne pour être à la pointe du progrès, remplacez la misère des villes

anglaises au début du siècle par les besoins du Tiers-Monde dans ce dernier quart de siècle, et il n'y a pas une virgule à y changer.

Nous avons exploré beaucoup de terrain ensemble et le moment arrive de continuer l'aventure chacune pour soi. J'aime à penser que nous restons devant un paysage au vaste horizon; peut-être y a-t-il des montagnes, des escarpements à gravir? Il y a aussi des fleurs au bord du torrent et, pour chacun et chacune, un chemin à suivre qui est le sien propre.

Non, nous ne sommes pas des individus isolés, perdus dans la masse, impuissants. Au contraire, nous disposons d'un immense pouvoir, dont nous faisons usage jour après jour, pour le bien ou pour le mal.

C'est là le défi.

INDEX

Chapitre IV

- 1 Pierre Debray-Ritzen, *La Scolastique freudienne*, Fayard, 1972, p. 82
- 2 Viktor Frankl, *Un Psychiatre déporté témoigne*, Ed. du Chalet, Lyon, 1967, pp. 114-115

Chapitre V

- 1 François et Michèle Guy, *Régulation des naissances et action familiale*, Mappus, Lyon, 1968
- 2 Margaret White, *The Times*, Londres, 21 juillet 1975

Chapitre VI

- 1 George Bernard Shaw, *Our Theatres in the Nineties*, Constable & Cie, Londres, 1948, p. VII
- 2 Paul VI, *La Documentation catholique*, Paris, 4 juin 1967; p. 1002

Chapitre VII

- 1 Christopher Ounsted et David C. Taylor, *Gender Differences: Their Ontogeny and Significance*, Churchill-Livingstone, 1972, pp. 112-113
- 2 Arianna Stassinopoulos, *The Female Woman*, Ed. Davis Poynter, Londres, 1973, pp. 37-38

Chapitre VIII

- 1 Dietrich Bonhoeffer, cité par Larry Christenson, *The Christian Family*, Ed. Bethany Fellowship, Londres, 1971, p. 29
- 2 Michel Quoist, *Réussir*, Les Editions ouvrières, 1961, p. 163

Chapitre IX

- 1 Denise Herbaudière, *Cati ou l'enfance muette*, Mercure de France, 1972, p. 285

- 2 Michel Quoist, *Réussir*, Les Editions ouvrières, 1961, pp. 33 et 42

Chapitre X

- 1 Laurens van der Post, *A Far-Off Place*, Hogarth Press, 1974, p. 153

Chapitre XI

- 1 Viktor Frankl, *The Doctor and the Soul*, Penguin Books, Londres, 1955, p. 13
- 2 *Tribune de Caux*, Genève, numéro de février 1974

Chapitre XII

- 1 Leif Hovelsen, *Hors des Ténèbres maudites*, Delachaux & Niestlé, 1961

Chapitre XIII

- 1 La Bible, *Livre de Job*, 3/20-21 et 16/2-5
- 2 Claude Mauriac, *Les Espaces imaginaires*, Grasset, 1975, p. 62
- 3 La Bible, *Epître de Jacques*, 1/5
- 4 Malcolm Muggeridge, *Mère Teresa de Calcutta*, Seuil, 1973, p. 46

Chapitre XIV

- 1 Frank Buchman, *Refaire le Monde*, Ed. de Caux, 1958, p. 61
- 2 Garth Lean, *Brave Men Choose*, Blandford Press, 1961, pp. 115 à 121
- 3 Marcelle Auclair, *La vie de Jean Jaurès*, Seuil, 1954, p. 576 à 578

Chapitre XV

- 1 Constance M. Wishaw, *Being and Doing*, Ed. Edward Howell, Liverpool, 1912, p. 169

TABLE DES MATIÈRES

	pages
Introduction	
I Liberté chérie	17
II Superstitions modernes	25
III La belle ou la bête ¹	33
IV Freud à la sauvette	39
V La pilule et les couleuvres	49
VI Les éducateurs clandestins	59
VII La boule de neige frite	69
VIII Pour le meilleur et pour le pire	77
IX L'explosion de la maternité	97
X Au foyer	109
XI Au travail	121
XII L'Europe des femmes	131
XIII La souffrance	141
XIV Radicalement	155
XV Le défi féminin	165
Index	171

Achévé d'imprimer
en novembre 1980
sur les presses de
l'imprimerie AGA, Cunco